

Vladimir Lénine

Sur la religion

1905-1922

# Table des matières

<b>Socialisme et religion .....</b>	<b>2</b>
<b>De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion .....</b>	<b>5</b>
<b>L'attitude des classes et des partis à l'égard de la religion et de l'Église .....</b>	<b>12</b>
<b>La fraction des partisans de l'otzovisme et de la construction de Dieu.....</b>	<b>18</b>
I.....	18
II.....	20
III.....	23
IV .....	26
V .....	29
VI .....	33
VII .....	35
<b>La portée du matérialisme militant .....</b>	<b>39</b>

## **Socialisme et religion**

La société moderne est fondée tout entière sur l'exploitation des grandes masses de la classe ouvrière par une infime minorité de la population appartenant aux classes des propriétaires fonciers et des capitalistes. C'est une société d'esclavagistes, car les ouvriers « libres » qui travaillent toute leur vie pour le capital, n'ont « droit » qu'aux moyens d'existence strictement indispensables à l'entretien des esclaves produisant les bénéfices, qui permettent d'assurer et de perpétuer l'esclavage capitaliste.

L'oppression économique qui pèse sur les ouvriers, provoque et engendre inévitablement sous diverses formes l'oppression politique, l'abaissement social, l'abrutissement et la dégradation de la vie intellectuelle et morale des masses. Les ouvriers peuvent obtenir une liberté politique plus ou moins grande afin de lutter pour leur affranchissement économique, mais aucune liberté ne les débarrassera de la misère, du chômage et de l'oppression tant que le pouvoir du capital ne sera pas aboli. La religion est un des aspects de l'oppression spirituelle qui accable toujours et partout les masses populaires, écrasées par un travail perpétuel au profit d'autrui, par la misère et l'isolement. La foi en une vie meilleure dans l'au-delà naît tout aussi inévitablement de l'impuissance des classes exploitées dans leur lutte contre les exploiters que la croyance aux dieux, aux diables, aux miracles naît de l'impuissance du sauvage dans sa lutte contre la nature. À ceux qui peinent toute leur vie dans la misère, la religion enseigne la patience et la résignation ici-bas, en les berçant de l'espoir d'une récompense céleste. Quant à ceux qui vivent du travail d'autrui, la religion leur enseigne la bienfaisance ici-bas, leur offrant ainsi une facile justification de leur existence d'exploiteurs et leur vendant à bon compte des billets donnant accès à la félicité divine. La religion est l'opium du peuple. La religion est une espèce d'alcool spirituel dans lequel les esclaves du capital noient leur image humaine et leur revendication d'une existence tant soit peu digne de l'homme.

Mais l'esclave qui a pris conscience de sa condition et s'est levé pour la lutte qui doit l'affranchir, cesse déjà à moitié d'être un esclave. L'ouvrier conscient d'aujourd'hui, formé par la grande industrie, éduqué par la ville, écarte avec mépris les préjugés religieux, laisse le ciel aux curés et aux tartuffes bourgeois et s'attache à la conquête d'une meilleure existence sur cette terre. Le prolétariat moderne se range du côté du socialisme qui fait appel à la science pour combattre les fumées de la religion et, organisant l'ouvrier dans une lutte véritable pour une meilleure condition terrestre, le libère de la croyance en l'au-delà.

La religion doit être déclarée affaire privée ; c'est ainsi qu'on définit ordinairement l'attitude des socialistes à l'égard de la religion. Mais il importe de déterminer exactement la signification de ces mots, afin d'éviter tout malentendu. Nous exigeons que la religion soit une affaire privée vis-à-vis de l'État, mais nous ne pouvons en aucune façon considérer la religion comme une affaire privée en ce qui concerne notre propre Parti. L'État ne doit pas se mêler de religion, les sociétés religieuses ne doivent pas être liées au pouvoir d'État. Chacun doit être parfaitement libre de professer n'importe quelle religion ou de n'en reconnaître aucune, c'est-à-dire d'être athée, comme le sont généralement les socialistes. Aucune différence de droits civiques motivée par des croyances religieuses ne doit être tolérée. Toute mention de la confession des citoyens dans les papiers officiels doit être incontestablement supprimée. L'État ne doit accorder aucune subvention ni à l'Église ni aux associations confessionnelles ou religieuses, qui doivent devenir des associations de citoyens coreligionnaires, entièrement libres et indépendantes à l'égard du pouvoir. Seule la réalisation totale

de ces revendications peut mettre fin à ce passé honteux et maudit où l'Église était asservie à l'État, les citoyens russes étant à leur tour asservis à l'Église d'État, où existaient et étaient appliquées des lois inquisitoriales moyenâgeuses (maintenues jusqu'à ce jour dans nos dispositions (égaies), qui persécutaient la croyance ou l'incroyance, violaient la conscience et faisaient dépendre les promotions et les rémunérations officielles de la distribution de tel ou tel élixir cléricale. La séparation complète de l'Église et de l'État, telle est la revendication du prolétariat socialiste à l'égard de l'État et de l'Église modernes.

La révolution russe doit faire aboutir cette revendication comme une partie intégrante et indispensable de la liberté politique. Sous ce rapport, la révolution russe est placée dans des conditions particulièrement favorables, le détestable régime bureaucratique de l'autocratie féodale et policière ayant provoqué le mécontentement, l'effervescence et l'indignation dans le clergé même. Si misérable, si ignorant que fût le clergé orthodoxe russe, il s'est réveillé cependant au fracas de la chute de l'ancien régime, du régime médiéval en Russie. Le clergé lui-même soutient aujourd'hui la revendication de liberté, s'élève contre le bureaucratisme officiel et l'arbitraire administratif, le mouchardage policier imposé aux « ministres de Dieu ». Nous autres socialistes, nous devons appuyer ce mouvement en poussant jusqu'au bout les revendications des représentants honnêtes et sincères du clergé, en les prenant au mot quand ils parlent de liberté, en exigeant qu'ils brisent résolument tout lien entre la religion et la police. Ou bien vous êtes sincères, et vous devez dès lors réclamer la séparation complète de l'Église et de l'État, de l'école et de l'Église et demander que la religion soit déclarée affaire privée, et cela de façon absolue et catégorique. Ou bien vous ne souscrivez pas à ces revendications conséquentes de liberté, et cela signifie que vous êtes toujours prisonniers des traditions inquisitoriales, que vous voulez toujours avoir accès aux promotions et aux rémunérations officielles, que vous ne croyez pas à la puissance de vos armes spirituelles, que vous continuez à accepter les pots-de-vin de l'État ; et alors les ouvriers conscients de Russie vous déclarent une guerre sans merci.

Par rapport au parti du prolétariat socialiste, la religion n'est pas une affaire privée. Notre Parti est une association de militants conscients d'avant-garde, combattant pour l'émancipation de la classe ouvrière. Cette association ne peut pas et ne doit pas rester indifférente à l'inconscience, à l'ignorance ou à l'obscurantisme revêtant la forme de croyances religieuses. Nous réclamons la séparation complète de l'Église et de l'État afin de combattre le brouillard de la religion avec des armes purement et exclusivement idéologiques : notre presse, notre propagande. Mais notre association, le Parti ouvrier social-démocrate de Russie, lors de sa fondation, s'est donné pour but, entre autres, de combattre tout abêtissement religieux des ouvriers. Pour nous, la lutte des idées n'est pas une affaire privée ; elle intéresse tout le parti, tout le prolétariat.

Mais puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne nous déclarons-nous pas athées dans notre programme ? Pourquoi n'interdisons-nous pas aux chrétiens et aux croyants l'entrée de notre Parti ?

La réponse à cette question fera ressortir la différence très importante des points de vue de la démocratie bourgeoise et de la social-démocratie sur la religion.

Notre programme est fondé tout entier sur une philosophie scientifique, rigoureusement matérialiste. Pour expliquer notre programme il est donc nécessaire d'expliquer les véritables racines historiques et économiques du brouillard religieux. Notre propagande comprend nécessairement celle de l'athéisme ; et la publication à cette fin d'une littérature scientifique que le régime autocratique et féodal a proscrite et poursuivie sévèrement jusqu'à ce jour doit devenir maintenant une des branches de l'activité de notre Parti. Nous aurons probablement à suivre le conseil qu'Engels donna un jour aux

socialistes allemands : traduire et répandre parmi les masses la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle athée et démystifiante<sup>1</sup>.

Mais en aucun cas nous ne devons-nous fourvoyer dans les abstractions idéalistes de ceux qui posent le problème religieux on termes de « raison pure », en dehors de la lutte de classe, comme font souvent les démocrates radicaux issus de la bourgeoisie. Il serait absurde de croire que, dans une société fondée sur l'oppression sans bornes et l'abrutissement des masses ouvrières, les préjugés religieux puissent être dissipés par la seule propagande. Oublier que l'oppression religieuse de l'humanité n'est que le produit et le reflet de l'oppression économique au sein de la société serait faire preuve de médiocrité bourgeoise. Ni les livres ni la propagande n'éclaireront le prolétariat s'il n'est pas éclairé par la lutte qu'il soutient lui-même contre les forces ténébreuses du capitalisme. L'unité de cette lutte réellement révolutionnaire de la classe opprimée combattant pour se créer un paradis sur la terre nous importe plus que l'unité d'opinion des prolétaires sur le paradis du ciel.

Voilà pourquoi, dans notre programme, nous ne proclamons pas et nous ne devons pas proclamer notre athéisme ; voilà pourquoi nous n'interdisons pas et ne devons pas interdire aux prolétaires, qui ont conservé tels ou tels restes de leurs anciens préjugés, de se rapprocher de notre Parti. Nous préconiserons toujours la conception scientifique du monde ; il est indispensable que nous luttions contre l'inconséquence de certains « chrétiens », mais cela ne veut pas du tout dire qu'il faille mettre la question religieuse au premier plan, place qui ne lui appartient pas ; qu'il faille laisser diviser les forces engagées dans la lutte politique et économique véritablement révolutionnaire au nom d'opinions de troisième ordre ou de chimères, qui perdent rapidement toute valeur politique et sont très vite reléguées à la chambre de débarras, par le cours même de l'évolution économique.

La bourgeoisie réactionnaire a partout eu soin d'attiser les haines religieuses - et elle commence à le faire chez nous - pour attirer de ce côté l'attention des masses et les détourner des problèmes économiques et politiques réellement fondamentaux, problèmes que résout maintenant le prolétariat russe, qui s'unit pratiquement dans sa lutte révolutionnaire. Cette politique réactionnaire de morcellement des forces prolétariennes, qui se manifeste aujourd'hui surtout par les pogromes des Cent-Noirs, trouvera peut-être demain des mesures plus subtiles. Nous lui opposerons dans tous les cas une propagande calme, ferme, patiente, qui se refuse à exciter des désaccords secondaires, la propagande de la solidarité prolétarienne et de la conception scientifique du monde.

Le prolétariat révolutionnaire finira par imposer que la religion devienne pour l'État une affaire vraiment privée. Et, dans ce régime politique débarrassé de la moisissure médiévale, le prolétariat engagera une lutte large et ouverte pour la suppression de l'esclavage économique, cause véritable de l'abêtissement religieux de l'humanité.

---

1 Voir F. Engels, La littérature politique des émigrés. Le programme des communards blanquistes émigrés.

## **De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion**

Le discours que le député Sourkov a prononcé à la Douma d'État lors de la discussion du budget du synode, et les débats exposés ci-après, qui se sont institués au sein de notre fraction parlementaire autour du projet de ce discours, ont soulevé une question d'une importance extrême et on ne peut plus actuelle. Il est hors de doute que l'intérêt pour tout ce qui touche à la religion s'est, aujourd'hui, emparé de larges sections de la « société » et a pénétré dans les milieux intellectuels proches du mouvement ouvrier, ainsi que dans certains milieux ouvriers. La social-démocratie se doit absolument d'intervenir pour faire connaître son point de vue en matière de religion.

La social-démocratie fait reposer toute sa conception sur le socialisme scientifique, c'est-à-dire sur le marxisme. La base philosophique du marxisme, ainsi que l'ont proclamé maintes fois Marx et Engels, est le matérialisme dialectique qui a pleinement fait siennes les traditions historiques du matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle en France et de Feuerbach (première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) en Allemagne, matérialisme incontestablement athée, résolument hostile à toute religion. Rappelons que tout **l'Anti-Dühring** d'Engels, dont le manuscrit a été lu par Marx, accuse le matérialiste et athée Dühring de manquer de fermeté idéologique dans son matérialisme, de ménager des biais à la religion et à la philosophie religieuse. Rappelons que dans son ouvrage sur Ludwig Feuerbach, Engels lui reproche d'avoir combattu la religion non pas dans le but de la détruire, mais dans celui de la replâtrer, d'inventer une religion nouvelle, « élevée », etc. « La religion est l'opium du peuple<sup>2</sup>. » Cette sentence de Marx constitue la pierre angulaire de toute la conception marxiste en matière de religion. Le marxisme considère toujours la religion et les églises, les organisations religieuses de toute sorte existant actuellement comme des organes de réaction bourgeoise, servant à défendre l'exploitation et à intoxiquer la classe ouvrière.

Et, cependant, **Engels** a condamné maintes fois les tentatives de ceux qui, désireux de se montrer « plus à gauche » ou « plus révolutionnaires » que les social-démocrates, voulaient introduire dans le programme du parti ouvrier la franche reconnaissance de l'athéisme en lui donnant le sens d'une déclaration de guerre à la religion.

En 1874, parlant du fameux manifeste des réfugiés de la Commune, des blanquistes émigrés à Londres, Engels traite de sottise leur tapageuse déclaration de guerre à la religion ; il affirme qu'une telle déclaration de guerre est le meilleur moyen d'aviver l'intérêt pour la religion et de rendre plus difficile son dépérissement effectif.

Engels impute aux blanquistes de ne pas comprendre que seule la lutte de classe des masses ouvrières, amenant les plus larges couches du prolétariat à pratiquer à fond l'action sociale, consciente et révolutionnaire, peut libérer en fait les masses opprimées du joug de la religion, et que proclamer la guerre à la religion, tâche politique du parti ouvrier, n'est qu'une phrase anarchique<sup>3</sup>.

En 1877, dans l'Anti-Dühring, s'attaquant violemment aux moindres concessions de Dühring-philosophe à l'idéalisme et à la religion, Engels condamne avec non moins de force l'idée

<sup>2</sup> K. Marx : « [Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel](#). » (Introduction).

<sup>3</sup> F. Engels : « [Le programme des émigrés blanquistes de la Commune](#) ».

pseudo-révolutionnaire de Dühring relative à l'interdiction de la religion dans la société socialiste. Déclarer une telle guerre à la religion, c'est, dit Engels, « être plus Bismarck que Bismarck lui-même », c'est-à-dire reprendre la sottise de la lutte bismarckienne contre les cléricaux (la fameuse « lutte pour la culture », le Kulturkampf, c'est-à-dire la lutte que Bismarck mena après 1870 contre le Parti catholique allemand du Zentrum, au moyen de persécutions policières dirigées contre le catholicisme).

Par cette lutte, Bismarck n'a fait que raffermir le cléricalisme militant des catholiques ; il n'a fait que nuire à la cause de la véritable culture, en mettant au premier plan les divisions religieuses, au lieu des divisions politiques, il a fait dévier l'attention de certaines couches de la classe ouvrière et de la démocratie, des tâches essentielles que comporte la lutte de classes et révolutionnaire, vers l'anticléricalisme le plus superficiel et le plus bourgeoisement mensonger. En accusant Dühring, qui désirait se montrer ultra-révolutionnaire, de vouloir reprendre sous une autre forme cette même bêtise de Bismarck, Engels exigeait que le parti ouvrier travaillât patiemment à l'œuvre d'organisation et d'éducation du prolétariat, qui aboutit au dépérissement de la religion, au lieu de se jeter dans les aventures d'une guerre politique contre la religion<sup>4</sup>. Ce point de vue est entré dans la chair et dans le sang de la social-démocratie allemande, qui s'est prononcé, par exemple, en faveur de la liberté pour les jésuites, pour leur admission en Allemagne, pour l'abolition de toutes mesures de lutte policière contre telle ou telle religion. « Proclamer la religion une affaire privée. » Ce point célèbre du programme d'Erfurt (1891) a consacré cette tactique politique de la social-démocratie.

Cette tactique est devenue désormais routinière ; elle a engendré une nouvelle déformation du marxisme en sens inverse, dans le sens de l'opportunisme. On s'est mis à interpréter les principes du programme d'Erfurt en ce sens que nous, social-démocrates, que notre parti considère la religion comme une affaire privée, que pour nous, social-démocrates, pour nous en tant que parti, la religion est une affaire privée. Sans engager une polémique ouverte contre ce point de vue opportuniste, Engels a jugé nécessaire, après 1890, de s'élever résolument contre lui, non sous forme de polémique, mais sous une forme positive. En effet, Engels, l'a fait sous la forme d'une déclaration qu'il a soulignée à dessein, disant que la social-démocratie considère la religion comme une affaire privée en face de l'État, mais non envers elle-même, non envers le marxisme, non envers le parti ouvrier.

Tel est le côté extérieur de l'histoire des déclarations de Marx et d'Engels en matière de religion. Pour ceux qui traitent le marxisme par-dessous la jambe, pour ceux qui ne savent ou ne veulent pas réfléchir, cette histoire est un nœud d'absurdes contradictions et d'hésitations du marxisme : une sorte de macédoine, si vous voulez savoir, d'athéisme « conséquent » et de « complaisances » pour la religion, une sorte de flottement « sans principes » entre la guerre révolutionnaire contre Dieu et le désir peureux de « se mettre à la portée » des ouvriers croyants, la crainte de les heurter, etc. Dans la littérature des phraseurs anarchistes, on peut trouver nombre de réquisitoires de ce genre contre le marxisme.

Mais quiconque est tant soit peu capable d'envisager le marxisme de façon sérieuse, de méditer ses principes philosophiques et l'expérience de la social-démocratie internationale, verra aisément que la tactique du marxisme à l'égard de la religion est profondément conséquente et mûrement réfléchi par Marx et Engels ; que ce que les dilettantes ou les ignorants prennent pour des flottements n'est que la résultante directe et inéluctable du matérialisme dialectique. Ce serait une grosse erreur de croire que la « modération » apparente du marxisme à l'égard de la religion s'explique par des considérations dites « tactiques », comme le désir de « ne pas heurter », etc. Au contraire, la ligne

<sup>4</sup> Voir F. Engels : Introduction à « [La guerre civile en France](#) ».

politique du marxisme, dans cette question également, est indissolublement liée à ses principes philosophiques.

Le marxisme est un matérialisme. À ce titre il est aussi implacablement hostile à la religion que le matérialisme des encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle ou le matérialisme de Feuerbach.

Voilà qui est indéniable. Mais le matérialisme dialectique de Marx et d'Engels va plus loin que les encyclopédistes et Feuerbach en ce qu'il applique la philosophie matérialiste au domaine de l'histoire, au domaine des sciences sociales. Nous devons combattre la religion ; c'est l'a b c de tout le matérialisme et, partant, du marxisme. Mais le marxisme n'est pas un matérialisme qui s'en tient à l'a b c. Le marxisme va plus loin. Il dit : il faut savoir lutter contre la religion ; or, pour cela, il faut expliquer d'une façon matérialiste la source de la foi et de la religion des masses. On ne doit pas confiner la lutte contre la religion dans une prédication idéologique abstraite ; on ne doit pas l'y réduire ; il faut lier cette lutte à la pratique concrète du mouvement de classe visant à faire disparaître les racines sociales de la religion. Pourquoi la religion se maintient-elle dans les couches arriérées du prolétariat des villes, dans les vastes couches du semi-prolétariat, ainsi que dans la masse des paysans ? Par suite de l'ignorance du peuple, répond le progressiste bourgeois, le radical ou le matérialiste bourgeois. Et donc, à bas la religion, vive l'athéisme, la diffusion des idées athées est notre tâche principale. Les marxistes disent : c'est faux. Ce point de vue traduit l'idée superficielle, étroitement bourgeoise d'une action de la culture par elle-même. Un tel point de vue n'explique pas assez complètement, n'explique pas dans un sens matérialiste, mais dans un sens idéaliste, les racines de la religion.

Dans les pays capitalistes actuels, ces racines sont surtout sociales. La situation sociale défavorisée des masses travailleuses, leur apparente impuissance totale devant les forces aveugles du capitalisme, qui causent, chaque jour et à toute heure, mille fois plus de souffrances horribles, de plus sauvages tourments aux humbles travailleurs, que les événements exceptionnels tels que guerres, tremblements de terre, etc., c'est là qu'il faut rechercher aujourd'hui les racines les plus profondes de la religion. « *La peur a créé les dieux.* » La peur devant la force aveugle du capital, aveugle parce que ne pouvant être prévue des masses populaires, qui, à chaque instant de la vie du prolétaire et du petit patron, menace de lui apporter et lui apporte la ruine « subite », « inattendue », « accidentelle », qui cause sa perte, qui en fait un mendiant, un déclassé, une prostituée, le réduit à mourir de faim, voilà les racines de la religion moderne que le matérialiste doit avoir en vue, avant tout et par-dessus tout, s'il ne veut pas demeurer un matérialiste primaire. Aucun livre de vulgarisation n'expurgera la religion des masses abruties par le baigne capitaliste, assujetties aux forces destructrices aveugles du capitalisme, aussi longtemps que ces masses n'auront pas appris à lutter de façon cohérente, organisée, systématique et consciente contre ces racines de la religion, contre le règne du capital sous toutes ses formes.

Est-ce à dire que le livre de vulgarisation contre la religion soit nuisible ou inutile ? Non. La conclusion qui s'impose est tout autre. C'est que la propagande athée de la social-démocratie doit être subordonnée à sa tâche fondamentale, à savoir : au développement de la lutte de classe des masses exploitées contre les exploités.

Un homme qui n'a pas médité sur les fondements du matérialisme dialectique, c'est-à-dire de la philosophie de Marx et d'Engels, peut ne pas comprendre (ou du moins peut ne pas comprendre du premier coup) cette thèse. Comment cela ? Subordonner la propagande idéologique, la diffusion de certaines idées, la lutte contre un ennemi de la culture et du progrès qui sévit depuis des millénaires (à savoir la religion), à la lutte de classe, c'est-à-dire à la lutte pour des objectifs pratiques déterminés dans le domaine économique et politique ?

Cette objection est du nombre de celles que l'on fait couramment au marxisme ; elles témoignent d'une incompréhension totale de la dialectique marxiste. La contradiction qui trouble ceux qui font ces objections n'est autre que la vivante contradiction de la réalité vivante, c'est-à-dire une contradiction dialectique non verbale, ni inventée. Séparer par une barrière absolue, infranchissable, la propagande théorique de l'athéisme, c'est-à-dire la destruction des croyances religieuses chez certaines couches du prolétariat d'avec le succès, la marche, les conditions de la lutte de classe de ces couches, c'est raisonner sur un mode qui n'est pas dialectique ; c'est faire une barrière absolue de ce qui est une barrière mobile, relative, c'est rompre violemment ce qui est indissolublement lié dans la réalité vivante. Prenons un exemple. Le prolétariat d'une région ou d'une branche d'industrie est formé, disons, d'une couche de social-démocrates assez conscients qui sont, bien entendu, athées, et d'ouvriers assez arriérés ayant encore des attaches au sein de la paysannerie, croyant en Dieu, fréquentant l'église ou même soumis à l'influence directe du prêtre de l'endroit qui, admettons, a entrepris de fonder une association ouvrière chrétienne. Supposons encore que la lutte économique dans cette localité ait abouti à la grève. Un marxiste est forcément tenu de placer le succès du mouvement de grève au premier plan, de réagir résolument contre la division des ouvriers, dans cette lutte, entre athées et chrétiens, de combattre résolument cette division. Dans ces circonstances, la propagande athée peut s'avérer superflue et nuisible, non pas du point de vue banal de la crainte d'effaroucher les couches retardataires, de perdre un mandat aux élections, etc., mais du point de vue du progrès réel de la lutte de classe qui, dans les conditions de la société capitaliste moderne, amènera les ouvriers chrétiens à la social-démocratie et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée pur et simple.

Dans un tel moment, et dans ces conditions, le prédicateur de l'athéisme ferait le jeu du pape, de tous les papes, qui ne désirent rien autant que remplacer la division des ouvriers en grévistes et non-grévistes par la division en croyants et incroyants. L'anarchiste qui prêcherait la guerre contre Dieu à tout prix, aiderait en fait les papes et la bourgeoisie (comme du reste les anarchistes aident toujours, en fait, la bourgeoisie). Le marxiste doit être un matérialiste, c'est-à-dire un ennemi de la religion, mais un matérialiste dialectique, c'est-à-dire envisageant la lutte contre la religion, non pas de façon spéculative, non pas sur le terrain abstrait et purement théorique d'une propagande toujours identique à elle-même mais de façon concrète, sur le terrain de la lutte, de classe réellement en cours, qui éduque les masses plus que tout et mieux que tout. Le marxiste doit savoir tenir compte de l'ensemble de la situation concrète ; il doit savoir toujours trouver le point d'équilibre entre l'anarchisme et l'opportunisme (cet équilibre est relatif, souple, variable, mais il existe), ne tomber ni dans le « révolutionnarisme » abstrait, verbal et pratiquement vide de l'anarchiste, ni dans le philistinisme et l'opportunisme du petit bourgeois ou de l'intellectuel libéral, qui redoute la lutte contre la religion, oublie la mission qui lui incombe dans ce domaine, s'accommode de la foi en Dieu, s'inspire non pas des intérêts de la lutte de classe, mais d'un mesquin et misérable petit calcul : ne pas heurter, ne pas repousser, ne pas effaroucher, d'une maxime sage entre toutes : « *Vivre et laisser vivre les autres* », etc.

C'est de ce point de vue qu'il faut résoudre toutes les questions particulières touchant l'attitude de la social-démocratie envers la religion. Par exemple, on pose souvent la question de savoir si un prêtre peut être membre du parti social-démocrate. À cette question, on répond d'ordinaire par l'affirmative, sans réserve aucune, en invoquant l'expérience des partis social-démocrates européens. Mais cette expérience est née non seulement de l'application du marxisme au mouvement ouvrier, mais aussi des conditions historiques particulières de l'Occident, inexistantes en Russie (nous parlons plus bas de ces conditions), de sorte qu'ici une réponse absolument affirmative est fautive. On ne saurait une fois pour

toutes, et quelles que soient les conditions, proclamer que les prêtres ne peuvent être membres du parti social-démocrate, mais on ne saurait davantage une fois pour toutes, faire jouer l'inverse.

Si un prêtre vient à nous pour militer à nos côtés et qu'il s'acquitte consciencieusement de sa tâche dans le parti sans s'élever contre le programme du parti, nous pouvons l'admettre dans les rangs de la social-démocratie, car la contradiction de l'esprit et des principes de notre programme avec les convictions religieuses du prêtre, pourrait, dans ces conditions, demeurer sa contradiction à lui, le concernant personnellement ; quant à faire subir à ses membres un examen pour savoir s'il y a chez eux absence de contradiction entre leurs opinions et le programme du parti, une organisation politique ne peut s'y livrer. Mais il va de soi qu'un cas analogue ne pourrait être qu'une rare exception même en Europe ; en Russie, à plus forte raison, il est tout à fait improbable. Et si, par exemple, un prêtre entrait au parti social-démocrate et engageait à l'intérieur de ce parti, comme action principale et presque exclusive, la propagande active de conceptions religieuses, le parti devrait nécessairement l'exclure de son sein. Nous devons non seulement admettre, mais travailler à attirer au parti social-démocrate tous les ouvriers qui conservent encore la foi en Dieu ; nous sommes absolument contre la moindre injure à leurs convictions religieuses, mais nous les attirons pour les éduquer dans l'esprit de notre programme, et non pour qu'ils combattent activement ce dernier. Nous autorisons à l'intérieur du parti la liberté d'opinion, mais seulement dans certaines limites, déterminées par la liberté de tendances : nous ne sommes pas tenus de marcher la main dans la main avec les propagateurs actifs de points de vue écartés par la majorité du parti.

Autre exemple : peut-on condamner à titre égal et en tout état de cause, les membres du parti social-démocrate, pour avoir déclaré : « Le socialisme est ma religion » et pour avoir diffusé des points de vue conformes à cette déclaration ? Non. L'écart à l'égard du marxisme (et, partant, du socialisme) est ici incontestable, mais la portée de cet écart, son importance relative peuvent différer suivant les conditions. Si l'agitateur ou l'homme qui intervient devant la masse ouvrière s'exprime ainsi pour être mieux compris, pour amorcer son exposé, pour souligner avec plus de réalité ses opinions dans les termes les plus accessibles pour la masse inculte, c'est une chose. Si un écrivain commence à prêcher la « construction de Dieu » ou le socialisme constructeur de Dieu (dans le sens, par exemple, de nos Lounatcharski et consorts) c'en est une autre. Autant la condamnation, dans le premier cas, pourrait être une chicane ou même une atteinte déplacée à la liberté d'agitation, à la liberté des méthodes « pédagogiques », autant, dans le second cas, la condamnation par le parti est indispensable et obligatoire. La thèse « le socialisme est une religion » est pour les uns une forme de transition de la religion au socialisme, pour les autres, du socialisme à la religion.

Passons maintenant aux conditions qui ont donné lieu, en Occident, à l'interprétation opportuniste de la thèse « la religion est une affaire privée ». Évidemment, il y a là l'influence de causes générales qui enfantent l'opportunisme en général, comme de sacrifier les intérêts fondamentaux du mouvement ouvrier à des avantages momentanés. Le parti du prolétariat exige que l'État proclame la religion affaire privée, sans pour cela le moins du monde considérer comme une « affaire privée » la lutte contre l'opium du peuple, la lutte contre les superstitions religieuses, etc. Les opportunistes déforment les choses de façon à faire croire que le parti social-démocrate tenait la religion pour une affaire privée !

Mais outre la déformation opportuniste ordinaire (qui n'a, pas du tout été élucidée dans les débats suscités par notre groupe parlementaire autour de l'intervention sur la religion), il est des conditions historiques particulières qui ont provoqué actuellement l'indifférence, si l'on peut dire, excessive, des social-démocrates européens envers la question de la religion. Ces conditions sont de deux ordres. En premier lieu, la lutte contre la religion est la tâche historique de la bourgeoisie révolutionnaire ; et, en

Occident, la démocratie bourgeoise, à l'époque de ses révolutions ou de ses attaques contre le féodalisme et les pratiques moyenâgeuses, a pour une bonne part remplie (ou tente de remplir) cette tâche. En France comme en Allemagne il y a une tradition de guerre bourgeoise contre la religion, engagée bien avant le socialisme (encyclopédistes, Feuerbach). En Russie, conformément aux conditions de notre révolution démocratique bourgeoise, cette tâche échoit presque entièrement elle aussi à la classe ouvrière. À cet égard, la démocratie petite-bourgeoise (populiste), chez nous, n'a pas fait beaucoup trop (comme le pensent les néo-cadets Cent-Noirs ou les Cent-Noirs cadets des *Vékhi*<sup>5</sup>), mais trop peu comparativement à l'Europe.

D'un autre côté, la tradition de la guerre bourgeoise contre la religion a créé en Europe une déformation spécifiquement bourgeoise de cette guerre par l'anarchisme, qui, comme les marxistes l'ont depuis longtemps et maintes fois expliqué, s'en tient à la conception bourgeoise du monde malgré toute la « rage » de ses attaques contre la bourgeoisie. Les anarchistes et les blanquistes des pays latins, Most (qui fut entre autres, l'élève de Dühring) et consorts en Allemagne, les anarchistes de 1880 et des années suivantes en Autriche, ont poussé jusqu'au nec plus ultra la phrase révolutionnaire dans la lutte contre la religion. Rien d'étonnant que maintenant les social-démocrates européens prennent le contre-pied des anarchistes. Cela se comprend et c'est légitime dans une certaine mesure ; mais nous autres, social-démocrates russes, ne devons pas oublier les conditions historiques particulières de l'Occident.

En second lieu, en Occident, après la fin des révolutions bourgeoises nationales, après l'institution d'une liberté plus ou moins complète de conscience, la question de la lutte démocratique contre la religion a été, historiquement, refoulée au second plan par la lutte menée par la démocratie bourgeoise contre le socialisme, au point que les gouvernements bourgeois ont essayé à dessein de détourner du socialisme l'attention des masses en organisant une « croisade » pseudo-libérale contre le cléricisme. Le Kulturkampf en Allemagne et la lutte des républicains bourgeois contre le cléricisme en France ont revêtu un caractère identique. L'anticléricisme bourgeois, comme moyen de détourner l'attention des masses ouvrières du socialisme, voilà ce qui, en Occident, a précédé la diffusion, parmi les social-démocrates, de leur actuelle « indifférence » envers la lutte contre la religion. Là encore cela se conçoit et c'est légitime, car à l'anticléricisme bourgeois et bismarckien, les social-démocrates devaient opposer précisément la subordination de la lutte contre la religion à la lutte pour le socialisme.

En Russie, les conditions sont tout autres. Le prolétariat est le chef de notre révolution démocratique bourgeoise. Son parti doit être le chef idéologique de la lutte contre toutes les pratiques moyenâgeuses, y compris la vieille religion officielle et toutes les tentatives de la rénover ou de lui donner une assise nouvelle, différente, etc. C'est pourquoi, si Engels corrigeait, en termes relativement doux, l'opportunisme des social-démocrates allemands - qui substituaient à la revendication du parti ouvrier exigeant que l'État proclamât que la religion est une affaire privée, la proclamation de la religion comme affaire privée pour les social-démocrates eux-mêmes et pour le parti

<sup>5</sup> « *Vékhi* » [Jalons], recueil édité par les cadets à Moscou à partir du printemps de 1909 ; il comprenait des articles de Berdiaev, Boulgakov, Strouvé, Herschensohn et autres représentants de la bourgeoisie libérale. Dans ces articles consacrés aux intellectuels russes, les auteurs tentaient de discréditer les traditions démocratiques révolutionnaires du mouvement de libération du peuple russe telles que les avaient fondées Biéliniski, Tchernychevski, Dobrolioubov, Pissarev ; ils dénigraient le mouvement révolutionnaire de 1905 et remerciaient le gouvernement tsariste d'avoir sauvé la bourgeoisie « de la fureur du peuple grâce à ses baïonnettes et à ses prisons ». Lénine a donné une analyse critique, assortie d'un jugement politique, de ce recueil des cadets Cent-Noirs, dans son article « A propos des *Vékhi* » (*Œuvres*, 4<sup>e</sup> éd. russe, t. 16, pp. 106-114).

social-démocrate, on conçoit que la reprise de cette déformation allemande par les opportunistes russes aurait mérité une condamnation cent fois plus violente de la part d'Engels.

En proclamant du haut de la tribune parlementaire que la religion est l'opium du peuple, notre fraction a agi de façon parfaitement juste ; elle a créé de la sorte un précédent qui doit servir de base à toutes les interventions des social-démocrates russes sur la question de la religion. Fallait-il aller plus loin et développer plus à fond les conclusions athées ? Nous ne le croyons pas. Car cela menacerait de porter le parti politique du prolétariat à exagérer la lutte contre la religion ; cela conduirait à effacer la ligne de démarcation entre la lutte bourgeoise et la lutte socialiste contre la religion. La première tâche, dont la fraction social-démocrate à la Douma Cent-Noirs devait s'acquitter a été remplie avec honneur.

La deuxième, et à peu de chose près la plus importante pour la social-démocratie, était d'expliquer le rôle social joué par l'Église et le clergé comme soutiens du gouvernement ultraréactionnaire et de la bourgeoisie dans sa lutte contre la classe ouvrière ; elle aussi a été accomplie avec honneur. Certes, il y a encore beaucoup à dire sur ce sujet, et les interventions ultérieures des social-démocrates sauront trouver de quoi compléter le discours du camarade Sourkov ; mais il n'en reste pas moins que son discours a été excellent et sa diffusion par toutes les organisations qui le composent est du ressort direct de notre parti.

La troisième tâche consistait à expliquer de la façon la plus précise le sens exact de la thèse si souvent dénaturée par les opportunistes allemands : « proclamation de la religion affaire privée ». Cela, le camarade Sourkov ne l'a malheureusement pas fait. C'est d'autant plus regrettable que dans son activité précédente, la fraction avait déjà laissé passer l'erreur commise dans cette question par le camarade Béloousov<sup>6</sup>, erreur qui a été relevée en son temps par le Prolétari. Les débats au sein du groupe montrent que la discussion sur l'athéisme a masqué à ses regards la nécessité d'exposer exactement la fameuse revendication qui veut que la religion soit proclamée affaire privée. Nous n'allons pas imputer cette erreur de toute la fraction au seul camarade Sourkov. Au contraire. Nous reconnaissons franchement que la faute est imputable à tout notre parti, qui n'avait pas suffisamment élucidé cette question, qui n'avait pas suffisamment fait pénétrer dans la conscience des social-démocrates la portée de la remarque faite par Engels à l'adresse des opportunistes allemands. Les débats au sein de la fraction prouvent que c'était justement un manque de compréhension et non point l'absence du désir de tenir compte de la doctrine de Marx. Nous sommes sûrs que l'erreur sera redressée au cours des prochaines interventions du groupe.

Dans l'ensemble le discours du camarade Sourkov, nous insistons là-dessus, est excellent et doit être répandu par toutes les organisations. La discussion de ce discours, au sein du groupe, a montré qu'il s'acquittait consciencieusement de son devoir social-démocrate. Il reste à souhaiter que les comptes rendus des débats à l'intérieur de la fraction paraissent plus souvent dans la presse du parti pour rapprocher la fraction de ce dernier, pour montrer au parti le dur travail fait par la fraction dans son propre sein pour que l'unité idéologique s'établisse dans l'activité du parti et de son groupe parlementaire.

<sup>6</sup> L'erreur du député Béloousov consistait en ce que, lors de la discussion du budget du Synode à la séance de la III<sup>e</sup> Douma du 22 mars (4 avril) 1908 il avait déposé une proposition de passage au point suivant de l'ordre du jour, reconnaissant dans la religion « l'affaire privée de chaque personne privée ». L'insuffisance de cette formule avait été relevée dans l'éditorial du n° 28 du *Prolétari* du 2 (15) avril 1908.

## L'attitude des classes et des partis à l'égard de la religion et de l'Église

Les débats qui ont eu lieu à la Douma d'État sur le budget du synode, sur le recouvrement de leurs droits par les personnes qui ont quitté l'état ecclésiastique et sur les communautés de vieux-croyants sont très instructifs pour qui veut connaître l'attitude des partis politiques russes à l'égard de la religion et de l'Église. Nous allons procéder à un examen d'ensemble de cette documentation en nous arrêtant particulièrement sur les discussions qui ont eu lieu sur le budget du synode (nous n'avons pas encore reçu le compte rendu sténographique des autres débats).

La première conclusion qui s'impose quand on étudie ces débats, c'est qu'en Russie le cléricanisme militant est non seulement vivant, mais qu'il est manifestement en train de se renforcer et d'améliorer son organisation. Le 16 avril, l'évêque Métrophane a déclaré :

*« Dès que le peuple nous a eu honoré de ses suffrages, notre activité parlementaire a eu pour but précis de nous placer à la Douma au-dessus des divisions de parti et de parvenir à la formation d'un groupe du clergé dont le point de vue éthique aurait répandu la lumière sur toutes choses... Pourquoi ne sommes-nous pas parvenus à cette situation idéale ?... La faute en incombe à ceux qui siègent sur ces bancs avec vous » (c'est-à-dire avec les cadets<sup>7</sup> et la « gauche »), « à savoir les députés du clergé qui appartiennent à l'opposition. Ce sont eux qui, les premiers, ont élevé la voix et déclaré que cela reviendrait purement et simplement à donner naissance à un parti cléricale, ce qui serait extrêmement néfaste. Il va de soi qu'on ne peut parler de cléricanisme à propos du clergé orthodoxe russe, au sein duquel ces tendances n'ont jamais existé. Les buts que nous poursuivions en voulant constituer un groupe à part étaient purement moraux et éthiques. Et aujourd'hui, Messieurs » (c'est-à-dire les cadets), « c'est nous que vous venez accuser d'être responsables des divisions et du morcellement dus à la discorde que les députés de la gauche ont apportée dans notre communauté fraternelle. »*

L'évêque Métrophane, dans ce discours d'analphabète, a vendu la mèche : la gauche, voyez-vous, est coupable d'avoir dissuadé une partie des popes qui siègent à la Douma de former un groupe « moral » (pour tromper le peuple, il vaut mieux employer ce terme que celui de « cléricale ») !

Le 13 mai, c'est-à-dire près d'un mois plus tard, l'évêque Euloge a lu une « résolution du clergé de la Douma » qui proclame : « l'écrasante majorité des membres du clergé orthodoxe qui siègent à la Douma estime » ... qu'étant donné la « position dominante et la primauté de l'Église orthodoxe », il est inadmissible que les vieux-croyants aient la liberté de propager leur foi et de constituer des communautés sans autorisation préalable et que leurs pasteurs soient dénommés ministres du culte. Il est donc parfaitement clair que le « point de vue purement moral » des popes russes est tout simplement du cléricanisme. Quant à la « majorité écrasante » au nom de laquelle parlait l'évêque Euloge, il est probable qu'elle était constituée par les 29 prêtres de la droite et de la droite modérée qui siègent à la troisième Douma, auxquels avaient dû se joindre les 8 prêtres octobristes<sup>8</sup>

<sup>7</sup> *Cadet* : Parti « constitutionnel-démocrate », libéral-monarchiste.

<sup>8</sup> *Octobristes* : membres de l'« Union du 17 octobre », en référence à un manifeste du tsar du 17.10.1905. Défendait les intérêts de la grande bourgeoisie et des propriétaires fonciers.

Les 4 prêtres du groupe des progressistes et des partisans de la rénovation pacifique étaient vraisemblablement passés à l'opposition, ainsi qu'un du groupe polono-lituanien.

Quel est donc le « point de vue purement moral, éthique, de l'écrasante majorité des membres du clergé qui siègent à la Douma » (la Douma du 3 juin faut-il ajouter) ? Voici quelques extraits du discours : « Tout ce que je dis, c'est que ce n'est pas l'État ni à plus forte raison la commission budgétaire qui doit prendre l'initiative de ces transformations (les transformations au sein de l'Église). Cette initiative doit venir de l'intérieur de l'Église et non de l'extérieur. L'Église est une institution divine et éternelle, ses lois sont immuables, alors que les idéaux de la vie de l'État, comme on le sait, sont exposés à être constamment modifiés » (l'évêque Euloge, 14 avril). L'orateur évoque un « parallèle historique inquiétant » : la sécularisation des biens du clergé sous le règne de Catherine II. « Qui peut nous garantir, poursuit-il, que la commission budgétaire, qui souhaite cette année que les disponibilités financières de l'Église soient soumises au contrôle de l'État, ne va pas émettre le vœu l'année prochaine, qu'elles soient transférées à la trésorerie de l'État et que, par la suite, elle ne proposera pas d'en confier la gestion non plus aux autorités ecclésiastiques, mais exclusivement à l'autorité civile ou à l'État. Les canons ecclésiastiques spécifient que si on confie les âmes des chrétiens à un évêque, à plus forte raison on doit lui confier les biens de l'Église. Aujourd'hui, votre mère spirituelle, la Sainte Église orthodoxe, s'adresse à vous (les députés à la Douma), non seulement comme à des représentants du peuple, mais comme à ses enfants spirituels » (idem).

Voilà du pur cléricisme. L'Église est au-dessus de l'État, car ce qui est divin et éternel est supérieur à ce qui est terrestre et temporel. L'Église ne pardonne pas à l'État la sécularisation des biens ecclésiastiques. Elle exige la primauté et une situation dominante. Elle considère les députés non seulement - ou plutôt bien moins - comme des représentants du peuple mais comme ses « enfants spirituels ».

Ces prêtres ne sont pas des fonctionnaires en soutanes, comme a dit le social-démocrate Sourkov, mais des féodaux en soutane. La politique de la majorité des membres du clergé qui siègent à la troisième Douma consiste à défendre ouvertement les privilèges féodaux de l'Église et le Moyen Âge. L'évêque Euloge n'est absolument pas une exception. Guépetski pousse lui aussi les hauts cris contre la « sécularisation » qu'il qualifie « d'offense » intolérable (14 avril). Le pape Machkévitich fulmine contre le rapport octobriste qui tend à « miner les fondements historiques et canoniques sur lesquels toute notre vie ecclésiastique a toujours reposé et doit continuer à reposer » et qui voudrait « détourner la vie et l'activité de l'Église orthodoxe russe de la voie canonique pour leur faire prendre une voie... où les vrais princes de l'Église, les évêques, devraient céder aux princes de ce monde presque tous les droits qu'ils ont hérités des apôtres » ... « Ce n'est rien d'autre... qu'une atteinte à la propriété d'autrui, aux droits et aux biens de l'Église. » « Le rapporteur veut aboutir à la destruction de la structure canonique de la vie ecclésiastique, il veut subordonner l'Église orthodoxe et toutes ses fonctions économiques à la Douma d'État, institution composée des éléments les plus divers et dont les croyances religieuses ne sont pas toutes tolérables dans notre État » (14 avril).

Pendant longtemps, les populistes et les libéraux russes se sont consolés ou plutôt se sont dupés eux-mêmes en développant une « théorie » selon laquelle il n'existait pas en Russie de base pour un cléricisme militant, pour la lutte des « princes de l'Église » contre le pouvoir civil, etc. C'est là une des illusions populistes et libérales que notre révolution a dissipées. Tant que l'autocratie est demeurée intacte et inviolable, le cléricisme ne s'est pas manifesté au grand jour. La toute-puissance de la police et de la bureaucratie détournait les regards de la « société » et du peuple de la lutte de classes en général et de la lutte menée par « les féodaux en soutanes » contre la « vile populace » en particulier. Mais la première brèche percée par le prolétariat révolutionnaire et la paysannerie dans l'autocratie

féodale a révélé au grand jour ce qui était jusqu'alors resté secret. Dès que le prolétariat et les éléments d'avant-garde de la démocratie bourgeoise ont commencé à utiliser la liberté politique, la liberté d'organiser les masses, qu'ils avaient conquise à la fin de 1905, les classes réactionnaires ont entrepris de mettre sur pied leurs propres organisations agissant au grand jour. Si ces classes restaient inorganisées et n'agissaient pas ouvertement quand l'absolutisme régnait sans partage, c'était non parce qu'elles étaient faibles mais parce qu'elles étaient fortes, non pas parce qu'elles étaient incapables de s'organiser et de mener la lutte politique, mais parce qu'elles n'avaient pas encore sérieusement besoin d'une organisation de classe autonome. Elles ne croyaient pas qu'un mouvement de masse contre l'autocratie et les féodaux fût possible en Russie. Elles estimaient que le knout était suffisant pour faire tenir la populace tranquille. Les premières blessures infligées à l'autocratie ont obligé les éléments sociaux qui la soutiennent et qui ont besoin d'elle à se montrer la face découverte. Pour mener la lutte contre des masses qui ont été capables de faire la journée du 9 janvier, le mouvement de grève de 1905 et la révolution d'octobre-décembre, il n'est plus possible de se contenter du vieux knout. Il faut créer des organisations politiques autonomes ; il devient nécessaire pour le Conseil de la noblesse unifiée de mettre sur pied l'organisation des Cent-Noirs et de se livrer à la démagogie la plus effrénée ; il devient nécessaire pour les « évêques, princes de l'Église » de rassembler le clergé réactionnaire en une force autonome.

Ce qui caractérise la troisième Douma et la période de la contre-révolution russe qui lui correspond, c'est justement le fait que cette organisation des forces réactionnaires est devenue évidente, qu'elle a commencé à se développer à l'échelle nationale et qu'elle a exigé un « parlement » Cent-Noirs bourgeois spécial. Le cléricisme militant a montré son vrai visage et la social-démocratie russe aura maintes fois l'occasion d'observer des conflits entre la bourgeoisie cléricale et la bourgeoisie anticléricale et de prendre part à ces conflits. Nous avons pour tâche générale d'aider le prolétariat à s'unir en une classe à part, capable de se séparer de la démocratie bourgeoise. Cela implique, entre autres choses, que nous utilisions tous les moyens de propagande et d'agitation et, en particulier, la tribune de la Douma, pour expliquer aux masses la différence existant entre l'anticléricisme bourgeois et l'anticléricisme prolétarien.

Les octobristes et les cadets qui sont intervenus à la troisième Douma contre l'extrême-droite, contre les cléricaux et le gouvernement nous ont grandement facilité ce travail, car ils ont montré sans équivoque quelle est l'attitude de la bourgeoisie à l'égard de l'Église et de la religion. À l'heure actuelle, la presse légale des cadets et des soi-disant progressistes accorde une attention toute particulière au problème des vieux-croyants, au fait que les octobristes et les cadets sont intervenus contre le gouvernement, au fait qu'ils « ont pris » ne fût-ce que dans une faible mesure, « la voie qui conduit aux réformes » promises le 17 octobre. Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est le problème considéré sous son aspect de principe, c'est l'attitude de la bourgeoisie en général, jusques et y compris des éléments qui prétendent au titre de démocrates cadets, à l'égard de la religion et de l'Église. Nous ne devons pas permettre que des problèmes relativement mineurs, comme le conflit qui oppose les vieux-croyants à l'Église dominante, la conduite des octobristes qui sont liés aux vieux-croyants et qui même dépendent en partie d'eux sur le plan financier (on dit que Goloss Mosky<sup>9</sup> est financé par les vieux-croyants), en viennent à masquer la question fondamentale, qui est celle des intérêts et de la politique de la bourgeoisie en tant que classe.

9 . « *Goloss Mosky* » [La Voix de Moscou], quotidien ; organe des octobristes, parti de la grande bourgeoisie industrielle et des gros propriétaires fonciers ; parut à Moscou de 1905 à 1915.

Voyez le discours du comte Ouvarov, de même tendance que les octobristes, mais qui a quitté leur groupe. Prenant la parole après le social-démocrate Sourkov, il a immédiatement refusé de poser le problème sur le plan des principes, comme l'avait fait le député ouvrier. Il s'est contenté de lancer des attaques contre la mauvaise volonté dont font preuve le synode et le procureur général quand il s'agit de donner à la Douma des informations sur certains revenus de l'Église et sur la façon dont sont dépensés les fonds paroissiaux. Le porte-parole officiel des octobristes Kamenski a abordé (le 16 avril) le problème de la même manière et a demandé que la paroisse soit rétablie « dans l'intérêt du renforcement de l'orthodoxie ». Cette idée a été développée par le soi-disant « octobriste de gauche » Kapoustine qui s'est écrié : « Si nous considérons la vie du peuple, la vie de la population rurale, nous sommes témoins d'un phénomène déplorable :

« La vie religieuse est ébranlée, le fondement le plus important, le grand, l'unique fondement de l'ordre moral de la population est ébranlé... Par quoi peut-on remplacer le concept de péché, la voix de la conscience ? Sûrement pas par le concept de lutte des classes, du droit de telle ou telle classe ! C'est là une notion déplorable qui est entrée dans notre vie quotidienne. Eh bien, si on veut que la religion, qui est la base de la morale, survive et soit accessible à l'ensemble de la population, il faut que ses promoteurs jouissent de l'autorité voulue... »

Ce représentant de la bourgeoisie contre-révolutionnaire veut renforcer la religion et son influence sur les masses, car il comprend que les « fonctionnaires en soutanes » sont insuffisants, surannés, qu'ils portent même préjudice aux classes dirigeantes et compromettent l'autorité de l'Église. Si l'octobriste combat le cléricalisme extrémiste et la tutelle policière, c'est parce qu'il veut renforcer l'influence de la religion sur les masses et abolir au moins, parmi les méthodes employées pour abrutir le peuple, celles qui sont trop grossières, trop surannées et qui manquent leur but, pour les remplacer par des méthodes plus subtiles et plus perfectionnées. La religion policière ne suffit plus pour abrutir les masses. Donnez-nous une religion rénovée, moins grossière, plus souple et qui puisse être efficace dans une paroisse autonome. Telles sont les revendications que le capital adresse à l'autocratie.

Ce point de vue est repris intégralement par le cadet Karaoulov ; le renégat « libéral » (qui a évolué de la *Narodnaïa Volia*<sup>10</sup> aux cadets de droite) vocifère contre la « dénationalisation de l'Église, c'est-à-dire contre le fait que les masses du peuple, les laïcs se voient ôter toute possibilité de participer à l'organisation de l'Église ». Il trouve « horrible » (textuel !) que les masses soient « en train de perdre la foi ». Il se désole, absolument comme Menchikov<sup>11</sup>, de ce que « l'immense valeur intrinsèque de l'Église se déprécie... ce qui porte un énorme préjudice non seulement à sa propre cause mais également à l'État ». Il proclame que ce fanatique d'Euloge « parle d'or » quand il prétend, avec une monstrueuse hypocrisie, que « la tâche de l'Église est éternelle, immuable et que, par conséquent, on ne peut la lier à la politique ». Et s'il proteste contre l'alliance de l'Église avec les Cent-Noirs, c'est poussé par le désir de voir l'Église « beaucoup plus forte et plus glorieuse, d'accomplir sa grande et sainte mission dans un esprit chrétien d'amour et de liberté ».

Le camarade Bélooussov a eu parfaitement raison de se moquer de ces « envolées lyriques » de Karaoulov à la tribune de la Douma. Mais les railleries sont loin d'être suffisantes. Il fallait montrer (et il faudra le faire à la tribune de la Douma dès que l'occasion s'en présentera) que le point de vue des cadets est absolument identique à celui des octobristes et n'exprime rien d'autre que le désir des

<sup>10</sup> *Narodnaïa Volia* (la Volonté du Peuple) : parti populiste utilisant fréquemment la terreur individuelle contre les dignitaires tsaristes.

<sup>11</sup> *Menchikov*, publiciste réactionnaire qui collaborait au journal des Cent-Noirs *Novoïé Vremia*.

capitalistes « évolués » d'employer, pour abrutir le peuple par l'opium de la religion, des méthodes plus subtiles de duperie cléricale que celles des bons popes russes d'antan.

Pour maintenir le peuple dans l'esclavage spirituel, il faut que l'Église s'unisse étroitement aux Cent-Noirs ; telle est l'opinion des « hobereaux sauvages » et des vieux Derjimorda<sup>12</sup> qui a été proclamée par Pourichkévitch<sup>13</sup>. Vous vous trompez, Messieurs, répliquent les bourgeois contre-révolutionnaires par la bouche de Karaoulov : avec de telles méthodes, vous ne réussirez qu'à éloigner définitivement le peuple de la religion. Il faut agir plus intelligemment, avec plus de ruse et d'habileté : faisons disparaître les Cent-Noirs trop grossiers et trop stupides, déclarons la guerre à la « dénationalisation de l'Église » et inscrivons sur nos étendards les « paroles d'or » de l'évêque Euloge qui affirme que l'Église est au-dessus de la politique. C'est seulement en agissant ainsi que nous réussirons à mystifier ne fût-ce qu'une partie des ouvriers retardataires et surtout les petits bourgeois et les paysans, que nous pourrions aider une Église renouvelée à accomplir sa « grande et sainte mission » qui consiste à perpétuer l'esclavage spirituel des masses populaires.

Au cours de la dernière période, notre presse libérale, la Retch comprise, a beaucoup reproché à Strouvé et consorts leur collaboration au recueil Vékhi. Mais Karaoulov, orateur officiel du parti cadet à la Douma d'État, a magnifiquement démontré toute l'hypocrisie de ces reproches et de ces mises au ban. Strouvé ne fait que dire tout haut ce que Karaoulov et Milioukov pensent tout bas. Si les libéraux s'en prennent à Strouvé, c'est uniquement parce qu'il a imprudemment vendu la mèche et montré son jeu trop ouvertement. En s'en prenant aux Vékhi, tout en continuant à soutenir le parti cadet, les libéraux trompent le peuple de la façon la plus éhontée ; ils condamnent un texte parce qu'il est trop révélateur et imprudent, mais ils continuent à faire exactement ce qui est dit dans ce texte.

Il y a peu à dire de l'attitude des troudiviks<sup>14</sup> dans ces débats. Comme toujours, on a pu observer une nette différence entre les troudiviks paysans et les troudiviks intellectuels, et cette différence n'est pas à l'avantage de ces derniers, toujours prêts à suivre les cadets. Il est vrai que le discours du paysan Rojkov a révélé à quel point il manquait de conscience politique : il s'est contenté en effet de reprendre les platitudes des cadets selon lesquelles l'Union du peuple russe contribuait non pas à renforcer mais à affaiblir la foi, et il s'est montré incapable d'exposer un programme. Mais en revanche, dès qu'il a commencé à dire naïvement toute la vérité, sans l'enjoliver, sur les exactions du clergé, sur les chantages des popes qui, pour célébrer un mariage, exigent, en plus de l'argent, « une bouteille de vodka, de la nourriture et une livre de thé, et qui parfois demandent des choses dont je n'ose parler à cette tribune » (16 avril, p. 2259 du compte rendu sténographique), la Douma Cent-Noirs n'a pas pu le supporter et le tumulte s'est déchaîné sur les bancs de la droite. « C'est un scandale, une honte », se sont écriés les Cent-Noirs qui ont compris que ce simple discours d'un paysan sur les exactions du clergé et sur les « taxes » que font payer les popes pour célébrer un service religieux avait sur les masses une influence plus révolutionnaire que n'importe quelle déclaration théorique ou tactique contre l'Église ou la religion. La bande de suppôts de la réaction qui défend l'autocratie à la troisième Douma, a donc fait pression sur son valet, le président Mayendorff, et l'a obligé à retirer la parole à

12 *Derjimorda*, nom d'un policier mis en scène par Gogol dans son *Révizor*. Le nom de Derjimorda est devenu synonyme de brute stupide et impudente.

13 Pourichkévitch (1870-1920) : grand propriétaire foncier réactionnaire, fondateur des Cents-Noirs, bandes réactionnaires qui semaient la terreur parmi les ouvriers et les minorités nationales, notamment juives.

14 *Troudiviks* : groupe de députés petits-bourgeois surtout paysans fondé en avril 1906. Ils se prononçaient pour le suffrage universel, l'abolition des restrictions de classes et nationalités, la jouissance « égalitaire » de la terre, etc. Les troudiviks étaient en fait un groupe intermédiaire entre les cadets et la social-démocratie.

Rojkov (les social-démocrates appuyés par plusieurs troudiviks, cadets et autres ont élevé une protestation contre cette mesure).

Malgré son caractère extrêmement élémentaire, le discours du paysan troudivik Rojkov prouve magnifiquement à quel point la défense de la religion hypocrite et délibérément réactionnaire des cadets est différente de la religiosité primitive, inconsciente et routinière du moujik, chez qui, du fait même de ses conditions de vie, les exactions provoquent, sans qu'il le veuille et qu'il s'en rende compte, une rancœur véritablement révolutionnaire, et qui est prêt à mener une lutte décisive contre le Moyen Age. Les cadets sont les représentants de la bourgeoisie contre-révolutionnaire qui veut rénover et renforcer la religion contre le peuple. Les Rojkov sont les représentants de la démocratie bourgeoise révolutionnaire, qui est peu développée, opprimée, sans conscience ni initiative politiques, dispersée, mais qui recèle des réserves d'énergie révolutionnaire qui sont encore bien loin d'être épuisées, pour la lutte contre les gros propriétaires fonciers, les papes et l'autocratie.

L'intellectuel troudivik Rozanov s'est rapproché des cadets de façon beaucoup plus consciente que Rojkov. S'il a su parler de la séparation de l'Église et de l'État, qui est une revendication de la « gauche », il n'a pas pu s'empêcher de faire des phrases réactionnaires et petites-bourgeoises sur « une modification de la loi électorale qui tendrait à écarter le clergé de la lutte politique ». L'esprit révolutionnaire qui se manifeste spontanément chez un moujik moyen et typique dès qu'il commence à dire la vérité sur sa vie quotidienne, disparaît chez l'intellectuel troudivik pour être remplacé par des phrases imprécises et parfois franchement odieuses. C'est là une preuve supplémentaire, la centième ou la millième peut-être à l'appui de cette vérité : ce n'est qu'en suivant le prolétariat que les masses paysannes de Russie seront capables d'abolir le joug combien pesant et ruineux des propriétaires fonciers féodaux, des féodaux en soutanes et des partisans de l'autocratie féodale.

Le social-démocrate Sourkov, représentant du parti ouvrier et de la classe ouvrière, est le seul député de la Douma qui ait su véritablement placer les débats sur le plan des principes et exposer sans ambages quelle est l'attitude du prolétariat et quelle doit être l'attitude de toute démocratie conséquente et vigoureuse à l'égard de l'Église et de la religion. « La religion est l'opium du peuple » ... « Pas un sou de l'argent du peuple ne doit être accordé à ces ennemis jurés du peuple qui obscurcissent la conscience populaire. » Ce cri de guerre, sans équivoque et courageux, lancé par un socialiste, a retenti comme un défi à la Douma Cent-Noirs. Il a trouvé un écho chez des millions de prolétaires qui vont le diffuser parmi les masses et sauront, au moment propice, le transformer en action révolutionnaire.

## **La fraction des partisans de l'otzovisme et de la construction de Dieu**

Les camarades Maximov et Nikolaïev ont fait paraître une feuille spéciale intitulée : « Rapport adressé aux camarades bolcheviks par les membres évincés de la rédaction élargie du *Prolétari*. » Avec beaucoup, beaucoup d'amertume, nos exclus se plaignent au public de l'offense qui leur est faite et de la façon dont ils ont été évincés par la rédaction.

Pour montrer au parti de la classe ouvrière qui sont ces victimes d'une révocation qui se plaignent si amèrement, étudions d'abord les principes directeurs de cette feuille. Grâce au n° 46 du *Prolétari* et à son supplément, les lecteurs, savent que la Conférence de la rédaction élargie du journal a reconnu que le camarade Maximov était l'un des organisateurs de la nouvelle fraction de notre parti, fraction avec laquelle le bolchevisme n'a aucun rapport, et à propos de laquelle elle a décliné « toute responsabilité à l'égard de toutes manœuvres politiques du camarade Maximov »<sup>i</sup>. Des résolutions de la Conférence il découle que la base des divergences avec la nouvelle fraction qui s'est détachée des bolcheviks (ou plus exactement avec Maximov et ses amis) est d'abord l'otzovisme et l'ultimatisme, ensuite la construction de Dieu. Le point de vue de la fraction bolchevique sur l'une et l'autre tendance est exposé dans trois résolutions détaillées.

Que répondent donc maintenant ces personnes éliminées qui se plaignent avec tant d'amertume ?

### I

Commençons par l'otzovisme. Nos victimes dressent le bilan de l'expérience du parlement ou de la Douma pour les années écoulées, justifient le boycottage de la Douma de Boulyguine et de celle de Witte, de même que la participation à la II<sup>e</sup> Douma, et continuent en ces termes :

*« Face à une réaction intense et renforcée, tout cela est en train de changer à nouveau. Le parti ne peut plus alors mener une vigoureuse et brillante campagne électorale, il ne peut obtenir une représentation parlementaire digne de lui... »*

Dès la toute première phrase de ce raisonnement original, non emprunté aux anciennes publications bolcheviques, apparaît l'abîme sans fond de la bêtise politique otzoviste. Réfléchissez un peu, mes bons amis, le parti peut-il, face à une réaction intense et renforcée, mener à bien la « vigoureuse et brillante » organisation de « groupes et d'écoles d'instructeurs » pour les militants de choc, organisation dont vous parlez à la même page et dans la même colonne de votre rapport ? Réfléchissez donc un peu, mes bons amis, le parti peut-il obtenir « une représentation digne de lui » dans de telles écoles ? Si vous saviez réfléchir et que vous étiez tant soit peu capables de jugement politique, ô victimes d'une injuste révocation, vous auriez remarqué que vous avez laissé échapper une magnifique absurdité. Au lieu de *réfléchir* politiquement, vous vous cramponnez à une « brillante » *étiquette*, vous retrouvant ainsi les gros jeans du parti. Vous parlez d'« écoles d'instructeurs » et d'« intensification (!) de la propagande dans les troupes » (idem), parce que, comme tous les novices politiques du camp otzoviste et ultimatisiste, vous considérez que ce genre d'activité est particulièrement « brillant » ; quant à réfléchir aux conditions d'utilisation effective (et non théorique) de ces formes d'activité, vous en êtes incapables. Vous avez *retenu* des bribes de phrases et de mots d'ordre bolcheviques, mais vous n'y avez *compris* goutte. Face à une réaction intense et renforcée, n'importe quel travail est *difficile* pour le parti, mais, quelles que soient les difficultés, il est tout de

même *possible* d'obtenir au parlement une représentation honorable. C'est ce que démontre, par exemple, l'expérience de la social-démocratie allemande à une époque de « réaction intense et renforcée », comme celle où fut introduite la loi d'exception<sup>ii</sup>. En niant cette possibilité, Maximov et Cie ne font que trahir leur totale ignorance politique. Recommander les « écoles d'instructeurs » et « *l'intensification* de la propagande dans les troupes » « en période de réaction intense et renforcée » tout en contestant que le parti ait la possibilité d'avoir une représentation parlementaire honorable, ce sont là, manifestement, des insanités dignes de trouver place dans un sottisier pour lycéens des petites classes. Les écoles d'instructeurs, aussi bien que l'intensification de la propagande dans les troupes, supposent forcément que l'on transgresse les vieilles lois, que l'on y ouvre une brèche, tandis que l'activité parlementaire ne suppose pas obligatoirement, ou du moins bien plus rarement, que la nouvelle force sociale viole l'ancienne législation. Maintenant, chers amis, réfléchissez : à quel moment est-il le plus facile d'ouvrir une brèche dans les vieilles lois ? En période de réaction intense et renforcée ou en période de progression du mouvement ? Réfléchissez, ô victimes d'une injuste révocation, et rougissez des sottises que vous dites pour défendre vos chers otzovistes.

Continuons. Quel genre d'action suppose un plus grand déploiement d'énergie des masses, une plus grande influence de celles-ci sur la vie politique directe ? Est-ce une action parlementaire fondée sur une loi promulguée par l'ancien régime ou une propagande combative s'attaquant violemment et directement à la puissance matérielle du régime ? Réfléchissez, mes bons amis, et vous verrez que l'action parlementaire en pareilles circonstances passe au deuxième plan. Et que faut-il en conclure ? Il faut en conclure que plus fort est le mouvement de masse direct, plus grande est l'énergie qu'elles déploient, autrement dit, plus on peut parler de poussée révolutionnaire populaire « intense et renforcée » et non de « réaction intense et renforcée », *plus* la propagande dans les troupes et les actions vigoureuses réellement liées au mouvement de masse et non l'aventurisme de quelques têtes chaudes deviendront possibles, inévitables et fructueux. Voilà justement pourquoi, ô victimes d'une injuste révocation, le bolchevisme a su mener action vigoureuse et propagande dans les troupes avec une force particulière durant une période de poussée révolutionnaire « intense et renforcée », voilà justement pourquoi le bolchevisme a su séparer à partir de 1907 et définitivement vers 1909, sa fraction de ce combatisme qui, « en période de réaction intense et renforcée » *s'est ramené* inévitablement à l'aventurisme.

Chez nos héros qui ont retenu des bribes de phrases bolcheviques tout marche à l'envers : les formes de lutte supérieures, qui n'ont jamais réussi nulle part au monde sans une attaque directe des masses, sont recommandées au premier chef comme « possibles » en période de réaction intense, les formes inférieures, qui supposent moins une transgression directe de la loi par les masses en lutte que *l'utilisation* de la loi pour une propagande et une agitation qui *formeront la conscience* des masses pour la lutte, sont décrétées « impossibles » !!

Les otzovistes et leurs sous-fifres « évincés » ont entendu dire et ont retenu que le bolchevisme considère comme une forme d'action supérieure la lutte directe des masses, qui entraîne même l'armée (c'est-à-dire, la partie de la population la plus encroûtée, la moins remuante, la mieux défendue contre la propagande, etc.) et qui transforme les escarmouches en un véritable début d'insurrection, - alors que ce même bolchevisme tient pour inférieure l'action parlementaire en dehors d'un mouvement de masse direct. Les otzovistes et leurs sous-fifres du genre de Maximov ont entendu et retenu cela sans le comprendre et c'est pourquoi ils se sont couverts de ridicule. Supérieur veut dire « brillant », pense notre otzoviste et camarade Maximov, eh bien alors, je vais pousser des clameurs « éclatantes », pour sûr, ça sonnera plus révolutionnaire, mais bien malin qui s'y retrouvera !

Écoutez encore le raisonnement de Maximov (nous reprenons la citation là où nous l'avions

laissée) :

... « *La force mécanique de la réaction brise les liens entre la fraction du parti déjà constituée et les masses et contrarie terriblement l'influence du parti sur celle-ci, ce qui rend cette représentation incapable de faire, dans l'intérêt du parti, un travail de propagande et d'organisation suffisamment vaste et profond. Mais quand le parti lui-même est affaibli, le danger subsiste de voir la fraction dégénérer et s'écarter de la voie de la social-démocratie* » ...

N'est-ce pas admirable ? Lorsqu'il est question des formes de combat inférieures, légales, on commence à nous faire peur : « force mécanique de la réaction », « incapacité de faire un travail suffisamment vaste », « danger de dégénérescence ». Et quand il s'agit de formes supérieures de la lutte des classes qui ouvrent une brèche dans les vieilles lois, « la force mécanique de la réaction » disparaît, il n'y a plus aucune « incapacité » de faire un travail « suffisamment vaste » dans les troupes, il ne saurait même être question, veuillez le noter, d'aucun « danger de dégénérescence » des groupes et écoles d'instructeurs !

Voilà la meilleure preuve que la rédaction du *Prolétari* a eu raison d'*évincer* des hommes politiques qui introduisent de *telles* idées dans les masses.

Mettez-vous bien cela dans la tête, ô malheureuses victimes : quand on se trouve réellement en présence d'une réaction intense et renforcée, quand la force mécanique de cette réaction brise réellement les liens avec les masses, empêche de faire un travail suffisamment vaste et affaiblit le parti, c'est justement là qu'utiliser l'arme parlementaire pour la lutte devient l'objectif spécifique du parti; et cela, malheureuses victimes, non que la lutte parlementaire est une forme de combat supérieure aux autres, mais bien au contraire, parce qu'elle leur est *inférieure*, qu'elle est inférieure, par exemple, à une forme de lutte qui entraînerait *même* l'armée dans le mouvement de masses, inférieure à celle qui suscite grèves massives, émeutes, etc. Et pourquoi donc l'utilisation de cette forme inférieure de lutte peut-elle devenir l'objectif spécifique du parti (c'est-à-dire, l'objectif d'un moment donné, distinct de celui des autres moments) ? Mais parce que plus la force mécanique de la réaction est vigoureuse, plus les liens avec les masses sont relâchés, et plus la tâche de former la conscience des masses (et non l'action directe) prend de l'importance, plus *l'utilisation* des moyens de propagande et d'agitation *créés par l'ancien régime* se place au premier plan (et non l'attaque directe par les masses de l'ancien régime lui-même).

## II

Pour tout marxiste ayant tant soit peu réfléchi à la conception du monde de Marx et d'Engels, pour tout social-démocrate tant soit peu familiarisé avec l'histoire du mouvement socialiste international, cette transformation de l'une des formes inférieures de combat en arme spécifique de lutte à un moment historique particulier ne présente absolument rien d'étonnant en soi. Les anarchistes n'ont jamais été capables de comprendre cette chose si simple. À présent, nos otzovistes et leurs sous-fifres évincés s'efforcent d'introduire dans le milieu social-démocrate russe les modes de raisonnement anarchistes en proclamant (comme Maximov et Cie) qu'au *Prolétari* règne la théorie d'un « *parlementarisme à tout prix* ».

Pour montrer à quel point ces clameurs de Maximov et Cie sont peu intelligentes et peu social-démocratiques, il faut tout recommencer depuis le début. Réfléchissez un peu, ô victimes d'une injuste révocation, à ce qui fait la différence spécifique de politique et de tactique entre la social-démocratie allemande et les partis ouvriers socialistes des autres pays. Utilisation du parlementarisme, transformation d'un parlementarisme bourgeois-junker (ce qui correspond à peu près en russe à octobristes<sup>iii</sup> Cent-Noirs) en instrument d'éducation socialiste et d'organisation des

masses ouvrières. Cela signifie-t-il que le parlementarisme est une forme supérieure de la lutte du prolétariat socialiste ? Les anarchistes du monde entier pensent que oui. Cela signifie-t-il que les social-démocrates allemands soutiennent un parlementarisme à tout prix ? Les anarchistes du monde entier pensent que oui et c'est pourquoi ils n'ont pas de pire ennemi que la social-démocratie allemande, pas de cible qu'ils préfèrent aux social-démocrates allemands. En Russie aussi, quand nos social-révolutionnaires<sup>iv</sup> commencent à flirter avec les anarchistes et à faire la réclame de leur « esprit révolutionnaire », ils se croient obligés d'aller cueillir l'une ou l'autre des gaffes réelles ou imaginaires des social-démocrates allemands pour en tirer des conclusions contre la social-démocratie.

Poursuivons. En quoi consiste l'erreur de jugement des anarchistes ? En ceci : étant donné l'image radicalement fautive qu'ils se font de l'évolution sociale, ils sont incapables de prendre en considération les particularités de la situation politique (et économique) concrète dans les différents pays, particularités qui déterminent, *pour une période donnée*, l'importance spécifique d'un moyen de lutte ou d'un autre. En fait, la social-démocratie allemande non seulement ne soutient pas le parlementarisme à tout prix, non seulement ne sacrifie pas tout et tout le monde au parlementarisme, mais au contraire elle a su mieux que quiconque dans l'armée internationale du prolétariat se servir d'armes extra-parlementaires, telles que la presse socialiste, les syndicats, l'utilisation systématique des réunions populaires, l'éducation de l'esprit socialiste chez les jeunes, etc., etc.

Quel est donc le fond de l'affaire ? C'est qu'en Allemagne, à une période donnée, tout un ensemble de conditions historiques ont fait du parlementarisme une arme spécifique de lutte, ni plus importante, ni plus puissante, ni plus essentielle que les autres armes, ni supérieure à elles, mais très exactement spécifique, c'est-à-dire, plus caractéristique de ce pays comparé aux autres pays. Savoir utiliser le parlementarisme s'est trouvé être, pour cette raison, le symptôme (non pas la condition, mais le symptôme) d'une organisation modèle de toute l'action socialiste, dans toutes ses ramifications que nous avons énumérées plus haut.

Passons d'Allemagne en Russie. Ceux qui auraient l'idée de mettre en parallèle les conditions de l'un et de l'autre pays tomberaient dans une série d'erreurs grossières. Mais essayez de poser la question comme doit obligatoirement la poser un marxiste : en quoi consiste le trait spécifique de la politique et de la tactique des social-démocrates russes au moment présent ? Nous devons conserver et renforcer le parti illégal, tout comme avant la révolution. Nous devons inlassablement préparer les masses à une nouvelle crise révolutionnaire, comme dans les années 1897-1903. Nous devons, par tous les moyens, renforcer les liens entre le parti et les masses, développer et utiliser, aux fins du socialisme, toutes les organisations ouvrières possibles, comme tous les partis social-démocrates sont toujours et partout tenus de le faire. La tentative (tentative malheureuse) faite par la vieille autocratie de résoudre les nouveaux problèmes historiques grâce à la Douma des octobristes et des Cent-Noirs est un trait spécifique du moment. C'est pourquoi, pour les social-démocrates, l'utilisation de cette Douma à leurs propres fins, aux fins de diffuser les idées de révolution et de socialisme, est également l'objectif spécifique de leur tactique. L'important n'est pas de savoir si cet objectif spécifique est particulièrement élevé, s'il ouvre de larges perspectives, s'il est à la hauteur, ou si du moins il se rapproche en valeur des objectifs qui se sont présentés au prolétariat, par exemple, dans les années 1905-1906. Non. L'important, c'est que ce soit le trait spécifique de la tactique du moment présent, bien distinct de la période passée et de celle à venir (car cette dernière nous apportera probablement des objectifs spécifiques plus complexes, plus élevés, plus intéressants que celui d'utiliser la III<sup>e</sup> Douma). On ne saurait se rendre maître du moment présent, on ne saurait résoudre l'ensemble des problèmes qu'il pose au parti social-démocrate sans avoir atteint l'objectif spécifique du moment, sans avoir transformé la Douma octobriste et Cent-Noirs en instrument d'agitation social-démocrate.

Emboitant le pas aux bolcheviks, nos intarissables otzovistes parlent entre autres de tenir compte de l'expérience de la révolution. Mais ils ne savent pas de quoi ils parlent. Ils ne comprennent pas que pour tenir compte de cette expérience il faut y inclure la défense des idéaux, des objectifs et des méthodes de la révolution depuis la Douma. Si l'on ne sait pas défendre ces idéaux, objectifs et méthodes depuis la Douma, par le truchement de ceux des ouvriers de notre parti qui peuvent y être élus et qui l'ont été, c'est que l'on ne sait pas faire le premier pas lorsqu'il s'agit de tenir compte de l'expérience politique de la révolution (car il ne s'agit pas ici, bien sûr, d'expérience théorique, d'après des traités et des analyses). Ce premier pas ne saurait en aucun cas épuiser notre objectif. Le second et le troisième seront incomparablement plus importants ; ce sera la transformation d'une expérience, dont les masses tiennent déjà compte, en bagage idéologique pour une nouvelle action historique. Mais puisque ces mêmes intarissables otzovistes parlent d'époque « inter-révolutionnaire », ils devraient comprendre (pour peu qu'ils sachent réfléchir et raisonner en social-démocrate) qu'« inter-révolutionnaire » veut justement dire : où sont à l'ordre du jour des tâches élémentaires, préliminaires. « Inter-révolutionnaire » qualifie une situation instable, incertaine, où le vieux pouvoir, convaincu de l'impossibilité de gouverner avec l'aide des seuls instruments du passé, *essaie* d'utiliser un *nouvel* instrument dans le contexte général de l'ancien régime. C'est là une tentative intrinsèquement contradictoire, impossible à laquelle a de nouveau recours l'autocratie, tentative qui la conduira inévitablement à la faillite et qui nous conduira à la répétition de la glorieuse époque et des glorieux combats de 1905. Mais *elle n'y a pas recours de la même façon* qu'en 1897-1903, elle ne *conduit* pas le peuple vers la révolution *de la même façon* qu'en 1905. C'est ce « pas de la même façon » qu'il faut savoir interpréter ; il faut savoir changer de tactique, *en ajoutant* à tous les objectifs essentiels, généraux, capitaux, primordiaux de la social-démocratie révolutionnaire un autre objectif moins important, mais spécifique du nouveau moment, du moment présent : celui de l'utilisation révolutionnaire et social-démocrate de la Douma Cent-Noirs.

Comme tout nouvel objectif, celui-ci semble plus difficile à réaliser que les autres, car il exige non pas une simple répétition de slogans appris (chez les otzovistes et Maximov, l'esprit ne va pas plus loin), mais une certaine initiative, de la souplesse d'esprit, de l'ingéniosité, du travail personnel sur un objectif historique *original*. Mais au fond, cet objectif ne peut paraître spécialement difficile qu'à ceux qui ne savent pas réfléchir et travailler d'une manière personnelle ; en fait, il est, comme tout objectif spécifique du moment, plus facile à atteindre que les autres, car la solution du problème se trouve précisément dans les conditions du moment présent. À une époque de « réaction intense et renforcée », résoudre le problème d'une organisation vraiment sérieuse de « groupes et d'écoles d'instructeurs », c'est-à-dire d'une organisation grâce à laquelle ceux-ci seraient réellement reliés au mouvement de masse, réellement soumis à lui, *est tout à fait impossible*, car le problème est mal posé, il est posé par des gens qui *ont copié* la formule sur une bonne brochure se référant aux conditions d'un *autre* moment. Mais il est *possible* de se fixer comme objectif de subordonner au parti des masses et aux intérêts de celles-ci les discours, les interventions, la politique des social-démocrates à la III<sup>e</sup> Douma. Ce n'est pas facile, si ce que l'on entend par « facile » c'est de réciter ce qu'on a appris, mais c'est *réalisable*. Nous aurons beau tendre à présent toutes les forces du parti, nous ne pourrons pas régler le problème de l'organisation social-démocrate (et non anarchiste) d'« écoles d'instructeurs » à l'époque « inter-révolutionnaire » actuelle, car pour accomplir cette tâche, il faudrait de tout autres conditions historiques. En revanche, en tendant toutes nos forces, nous réglerons le problème (et nous avons déjà *commencé* à le faire) de l'utilisation révolutionnaire et social-démocrate de la III<sup>e</sup> Douma; ceci non pas, ô otzovistes et ultimatismes mortifiés par votre révocation et peu gâtés par la nature ! pour mettre le parlementarisme sur un piédestal, pour proclamer le « parlementarisme à tout prix », mais pour pouvoir *après* avoir atteint l'objectif « inter-révolutionnaire » correspondant au moment « inter-révolutionnaire » actuel, *passer* à des objectifs révolutionnaires beaucoup plus élevés qui

correspondront à l'époque plus élevée, c'est-à-dire plus révolutionnaire de demain.

### III

Les clameurs stupides poussées par Maximov et Cie à propos d'un « parlementarisme à tout prix » chez les bolcheviks semblent bizarres du point de vue de l'histoire réelle de l'otzovisme. Il est curieux que ce soient *justement* ceux qui ont créé, qui créent une nouvelle tendance *exclusivement* basée sur la question de leur attitude à l'égard du parlementarisme, que ce soient eux qui crient à l'exagération du parlementarisme ! Comment vous nommez-vous vous-mêmes, chers Maximov et Cie ? Vous vous dites « otzovistes », « ultimatismes », « boycotteurs ». Maximov jusqu'à maintenant se targue d'être un boycotteur de la III<sup>e</sup> Douma et il ne manque pas de faire suivre ses rares interventions de membre du parti de cette signature : « le rapporteur des boycotteurs à la Conférence de juillet 1907<sup>v</sup> ». Il y avait autrefois un écrivain qui signait : « Conseiller d'État en activité et Chevalier ». Maximov signe : « Rapporteur des boycotteurs » - un chevalier lui aussi, en quelque sorte !

Dans la conjoncture politique de juin 1907, où Maximov défendait le boycottage, l'erreur n'était encore pas très grave. Mais quand, en juillet 1909, dans un manifeste de son cru, il continue à se targuer de « boycottisme » à l'égard de la III<sup>e</sup> Douma, c'est complètement stupide. Boycottisme, otzovisme, ultimatismes : à eux seuls ces mots expriment une *tendance* basée sur une attitude à l'égard du parlementarisme et sur cela *seulement*. Mais se définir d'après ce critère, continuer à le faire (deux ans après que le parti a porté un jugement de principe sur cette affaire), c'est le signe d'une étroitesse d'esprit incommensurable. Ce sont précisément ceux qui agissent ainsi, c'est-à-dire et les « boycotteurs » (de 1909) et les otzovistes, et les ultimatismes, qui montrent, *par là même*, qu'ils ne raisonnent pas en social-démocrates; ils placent le parlementarisme sur un piédestal; tout comme les anarchistes, ils utilisent des recettes particulières - boycotter une Douma, rappeler leurs membres d'une autre Douma, lancer un ultimatum à telle fraction de la Douma - pour en faire une nouvelle *tendance*. Agir ainsi, c'est également se conduire en caricature de bolchevik. Chez les bolcheviks, la tendance est déterminée par leur conception *générale* de la révolution russe et ils ont cent fois souligné (comme pour mettre en garde les béjaunes en matière de politique) qu'identifier bolchevisme et boycottisme ou combatisme est un stupide contresens et une vulgarisation des idées de la social-démocratie révolutionnaire. Notre point de vue sur l'obligation qu'ont les social-démocrates de faire partie de la III<sup>e</sup> Douma, par exemple, découle *nécessairement* de nos opinions sur le moment présent, sur les tentatives de l'autocratie de faire un pas dans la voie d'une monarchie bourgeoise, sur l'importance de la Douma en tant qu'institution représentative à l'échelle de la nation où sont groupées les classes contre-révolutionnaires. De même que les anarchistes révèlent un crétinisme parlementaire à l'envers, lorsqu'ils *dissocient* le problème du parlement du problème global de la société bourgeoise en général et qu'ils essaient de créer une tendance basée sur des cris à l'encontre du parlementarisme bourgeois (bien que la critique du parlementarisme bourgeois soit en principe de même nature que la critique de la presse bourgeoise, du syndicalisme bourgeois, etc.), de même nos otzovistes-ultimatismes-boycotteurs révèlent un menchevisme à l'envers de la même espèce lorsqu'ils *se constituent* en tendance à propos de l'attitude à tenir à l'égard de la Douma, à propos des moyens de lutte contre les déviations de la fraction social-démocrate à la Douma (et non contre les déviations des écrivains bourgeois qui entrent en passant dans la social-démocratie, etc.).

Ce crétinisme parlementaire à l'envers a atteint son summum dans le fameux raisonnement du chef des otzovistes moscovites couvert par Maximov : le rappel de la fraction doit *souligner* que la révolution n'est pas enterrée ! Et Maximov de déclarer publiquement sans rougir : « Les otzovistes ne se sont jamais (oh ! non, *jamais* !) prononcés dans le sens de l'antiparlementarisme en général. »

Le patronage accordé aux otzovistes par Maximov et Cie est un des traits marquants de la

physionomie de la nouvelle fraction et nous devons nous y arrêter pour l'étudier d'autant plus en détails qu'un public peu averti se laisse prendre bien souvent à l'hameçon de ceux qui se plaignent si amèrement d'avoir été évincés. Ce patronage consiste tout d'abord pour Maximov et Cie à déclarer sans cesse, la main sur le cœur : nous ne sommes pas des otzovistes, nous ne partageons absolument pas leurs opinions ! Ensuite, Maximov et Cie accusent les bolcheviks *d'exagérer* la lutte contre les otzovistes. C'est *exactement* l'histoire des relations entre les gens du *Rabotchéïé Diélo* et ceux de la *Rabotchaïa Mysl*<sup>vi</sup> (1897-1901). Nous ne sommes pas des « économistes », s'écriaient ceux du *Rabotchéïé Diélo* en se frappant la poitrine, nous ne partageons pas les idées de la *Rabotchaïa Mysl*, nous nous disputons avec elle (exactement comme Maximov « se disputait » avec les otzovistes 1), ce sont seulement les méchants iskristes qui ont lancé contre nous de fausses accusations, qui nous ont calomniés, qui ont « gonflé » l'« économisme », etc., etc., etc. C'est pourquoi parmi les « économistes » déclarés et honnêtes, partisans de la *Rabotchaïa Mysl*, pas mal de gens faisaient fausse route en toute sincérité, sans hésiter à défendre leurs opinions, et on ne pouvait leur refuser son estime ; parmi les gens du *Rabotchéïé Diélo* à l'étranger, par contre, ce n'étaient qu'intrigues caractérisées, brouillage de pistes, jeu de cache-cache, duperie du public. Les mêmes rapports exactement existent entre les otzovistes déclarés et conséquents (dans le genre de Vsev.<sup>vii</sup> et Stan<sup>viii</sup>, bien connus des cercles du parti) et le groupe de Maximov à l'étranger.

Nous ne sommes pas des otzovistes, clame ce groupe. Mais faites dire à n'importe quel d'entre eux deux mots sur la situation politique actuelle et sur les tâches du parti, et vous entendrez la totalité des raisonnements otzovistes, coupés (comme nous l'avons vu chez Maximov) de quelques gouttes de réserves jésuitiques, d'appendices, de réticences, d'atténuations, d'explications embrouillées, etc. Ce jésuitisme ne vous lave pas, ô victimes d'une injuste révocation, de l'accusation de bêtise otzoviste, mais décuple votre faute, car une confusion idéologique dissimulée pervertit cent fois plus le prolétariat et fait cent fois plus de tort au parti\*.

Nous ne sommes pas des otzovistes, se récrient Maximov et Cie. Et pendant ce temps, depuis juin 1908, après avoir quitté la rédaction restreinte du *Prolétari*, Maximov a fondé une opposition officielle à l'intérieur de la direction collégiale, il a demandé et obtenu la liberté de discussion pour cette opposition, demandé et obtenu une représentation spéciale pour elle dans les organes exécutifs les plus importants de l'organisation qui s'occupent de l'expansion du journal. Il va sans dire que depuis cette même époque, c'est-à-dire il y a plus d'un an, tous les otzovistes continuent à demeurer dans les rangs de cette opposition, qu'ils ont organisé ensemble un réseau d'agents en Russie, qu'ils ont adapté ensemble l'école à l'étranger (dont nous parlerons plus loin) aux fins de ce réseau, etc., etc.

Nous ne sommes pas des otzovistes, clament Maximov et Cie. Mais pendant ce temps, à la Conférence de Russie du parti, en décembre 1908, lorsque les otzovistes les plus honnêtes faisant partie de cette opposition se constituèrent, devant le parti tout entier, en un groupe à part, en un courant idéologique particulier, et reçurent en cette qualité le droit d'avoir leur propre orateur (à cette Conférence, on avait établi que seules les tendances idéologiques séparées ou les organisations particulières pouvaient désigner un orateur particulier, ceci pour ne pas allonger les séances), ce fut le *camarade Maximov* qui (par hasard, par pur hasard !) se trouva être *l'orateur* de la fraction otzoviste...

\* Voici un petit exemple qui illustre à ce propos les protestations de Maximov disant que *Prolétari* est seul à propager des fables sur le compte des ultimatises, par pure malignité. En automne 1908, Alexinski se rendit au Congrès des social-démocrates polonais et y proposa une résolution *ultimatiste*. L'affaire avait lieu avant l'ouverture dans le *Prolétari* de la vigoureuse campagne contre la nouvelle fraction. Or que se passa-t-il ? Les social-démocrates polonais se moquèrent d'Alexinski et de sa résolution en lui disant : « Vous n'êtes rien d'autre qu'un otzoviste pusillanime. »

Cette façon de tromper le parti en lui dissimulant sa tendance otzoviste est systématiquement pratiquée par le groupe de Maximov à l'étranger. En mai 1908, dans une lutte déclarée, l'otzovisme a subi une défaite : à la Conférence de Moscou-ville il fut battu par 18 voix contre 14 (dans cette région, en juillet 1907, presque tous les social-démocrates étaient des boycotteurs. Cependant, à la différence de Maximov, ils comprirent vers juin 1908, que s'entêter sur le « boycottage » de la III<sup>e</sup> Douma serait une impardonnable sottise). Après cela, le camarade Maximov organise à l'étranger une opposition de pure forme au *Prolétari* et entame une discussion comme il ne s'en était jamais pratiquée jusque-là dans les pages de l'organe périodique bolchevique. Et- voilà qu'à l'automne 1908, aux élections à la Conférence de Russie, lorsque toute l'organisation de Pétersbourg se divise en otzovistes et non-otzovistes (selon l'expression des ouvriers), que dans toutes les sections et sous-sections de Pétersbourg ont lieu des discussions sur la plate-forme non des bolcheviks et des mencheviks, mais des otzovistes et des non-otzovistes, voilà que la plate-forme otzoviste disparaît de la vue du public. On ne la publie pas dans le *Prolétari*. On ne la fait pas paraître dans la presse. A la Conférence de Russie de décembre 1908, on ne la communique pas au parti. Ce n'est qu'après la Conférence, sur l'insistance de la rédaction, que cette plate-forme nous est envoyée et que nous la publions dans le numéro 44 du *Prolétari* (« Résolution des otzovistes de Pétersbourg »).

Dans la région de Moscou, le chef des otzovistes bien connu de tous a « corrigé » dans le numéro 5 du *Rabotchéïé Znamia*<sup>x</sup> l'article d'un ouvrier otzoviste, mais jusqu'à présent nous n'avons pas reçu la plateforme personnelle de ce chef. Nous savons très bien que dès le printemps 1909, lorsqu'on procédait aux préparatifs de la conférence régionale de la région industrielle du centre, la plate-forme du chef des otzovistes circulait de mains en mains. Nous savons, par des informations émanant de bolcheviks, que cette plate-forme contenait, en plus grand nombre encore que celle de Pétersbourg, des perles d'un raisonnement bien peu social-démocrate. Mais le texte de cette plate-forme ne nous est toujours pas parvenue, probablement par hasard, par le plus grand des hasards, comme celui qui a fait que Maximov s'est trouvé être le porte-parole des otzovistes à la conférence.

La question de l'utilisation des possibilités légales a été elle aussi dissimulée par Maximov et Cie sous une phrase « coulante » disant que cela « allait de soi ». Il serait intéressant de savoir si cela « va de soi » maintenant aussi pour les chefs-praticiens de la fraction maximoviste, les camarades Liadov et Stanislav, qui il y a trois mois, au Bureau de la région industrielle du centre, se trouvant alors entre leurs mains (ce même Bureau qui a entériné la fameuse « école »; sa composition a changé depuis), faisaient adopter une résolution contre la participation des social-démocrates au Congrès des médecins d'usines<sup>x</sup>. C'était, comme on sait, le premier congrès auquel les social-démocrates révolutionnaires étaient en majorité. Et tous les otzovistes et ultimatises les plus en vue avaient fait de la propagande contre la participation à ce Congrès en déclarant qu'y prendre part, c'était « trahir la cause du prolétariat ». Mais Maximov s'occupe de brouiller la piste : « cela va de soi ». « Il va de soi » que les otzovistes et les ultimatises déclarés sapent ouvertement en Russie le travail pratique, tandis que Maximov et Cie que les lauriers de Kritchevski et de Martynov empêchent de dormir, escamotent l'essentiel : il n'existe aucune divergence, aucune opposition sur la question de l'utilisation des possibilités légales.

Le rétablissement des organes du parti, des groupes de liaison et autres à l'étranger, provoque forcément aussi un retour aux abus du passé qu'il faut combattre avec la plus grande fermeté. C'est l'histoire des « économistes » qui se répète : en Russie, ils faisaient de la propagande contre la lutte politique, tandis qu'à l'étranger, ils se dissimulaient derrière le *Rabotchéïé Diélo*. C'est l'histoire du « credo »<sup>xi</sup> démocrate bourgeois qui fut répandu en Russie par Prokopovitch et Cie et qui fut publié dans la presse par les social-démocrates révolutionnaires contre le gré de ses auteurs. Il n'y a rien de plus pernicieux pour le parti que ce jeu de cache-cache, cette spéculation sur les difficiles conditions

du travail illégal afin d'éviter la publicité dans le parti, ce jésuitisme de Maximov et Cie qui *pour tout et en tout* agissent la main dans la main avec les otzovistes et qui dans la presse affirment en se frappant la poitrine que tout cet otzovisme est orchestré à dessein par le *Prolétari*.

Nous ne sommes pas des chicaneurs ni des formalistes, mais des gens qui font un travail révolutionnaire. Ce qui nous importe, ce ne sont pas les distinctions réthoriques qu'on peut établir entre otzovisme, ultimatum et « boycottisme » (contre la III<sup>e</sup> Douma). Ce qui nous importe, c'est le contenu réel de la propagande et de l'agitation social-démocrate. Et si, sous couvert de bolchevisme, on propage dans les cercles russes clandestins des idées qui n'ont rien à voir ni avec le bolchevisme ni avec la social-démocratie en général, ceux qui empêchent de faire la lumière sur ces idées, d'expliquer leur fausseté devant le parti tout entier, se conduisent en ennemis du prolétariat.

#### IV

Ces gens-là se sont aussi fait remarquer dans la question de la construction de Dieu. La rédaction élargie du *Prolétari* a adopté et publié deux résolutions sur cette question : l'une sur le fond de l'affaire, l'autre plus spécialement sur la protestation de Maximov. On va se demander : mais que dit maintenant ce Maximov dans son « Rapport » ? Il a rédigé ce « Rapport » pour brouiller la piste, tout à fait comme ce diplomate qui disait que la langue a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée<sup>xii</sup>. On a répandu quelques « renseignements erronés » sur une « prétendue tendance à la construction de Dieu » dans le groupe de Maximov, et rien de plus.

« Des renseignements erronés », dites-vous ? Oh ! que non, cher ami. Si vous vous êtes mis à brouiller la piste, c'est que vous connaissez toute l'exactitude des « renseignements » en possession du *Prolétari*. Vous savez parfaitement que ces « renseignements », comme il est dit dans la résolution publiée, concernent d'abord les œuvres littéraires nées de *votre* groupe de littérateurs. Ces œuvres sont *indiquées* avec une parfaite précision dans notre résolution; la seule chose que celle-ci n'ajoute pas - une résolution ne pouvait le faire - c'est que depuis près d'un an et demi, le plus grand mécontentement contre la « construction de Dieu » des frères d'armes règne dans les cercles dirigeants bolcheviques et que c'est précisément sur ce terrain (en plus de celui dont il a été question plus haut) qu'une nouvelle fraction composée de caricatures de bolcheviks nous a gâté toute possibilité de travail par ses faux-fuyants, ses artifices, ses chicanes, ses prétentions, ses intrigues. Et Maximov connaît fort bien la plus fameuse de ces dernières, qui est la *protestation* qu'il a rédigée et adressée dans les formes à la rédaction du *Prolétari* contre l'article « Nos chemins divergent » (n° 42 du *Prolétari*). Peut-être est-ce là aussi un « renseignement erroné », ô victime d'une injuste révocation ? Peut-être s'agit-il aussi d'une « pseudo-protestation » ?

Eh bien, non, figurez-vous, la politique qui consiste à brouiller la piste ne réussit pas toujours, et dans notre parti, elle ne vous réussira jamais. Rien ne sert de jouer à cache-cache et de faire des cachotteries à propos de choses bien connues de tous ceux qui s'intéressent à la littérature et à la social-démocratie russe. Il y a un groupe de littérateur qui, à l'aide de quelques maisons d'édition bourgeoises, submerge notre littérature légale d'une propagande systématique pour la construction de Dieu. Maximov fait partie de ce groupe. C'est précisément au cours de ces derniers dix-huit mois que cette propagande est devenue systématique, lorsque la bourgeoisie russe, à des fins contre-révolutionnaires, *a eu besoin* de ranimer la religion, d'éveiller l'intérêt pour la religion, de forger une religion, de l'inoculer au peuple ou de renforcer son emprise sur lui. La propagande pour la construction de Dieu a pris ainsi un caractère social et politique. De même qu'en période de révolution, la presse bourgeoise cajolait et flattait les mencheviks les plus zélés à cause de leur cadétophilie, de même, en période de contre-révolution, elle couvre de baisers les constructeurs de Dieu des milieux - tenez-vous bien ! - marxistes et même des milieux « bolcheviques eux aussi ». Et lorsque

l'organe officiel du bolchevisme a déclaré dans un article de la rédaction que le bolchevisme n'avait *rien de commun* avec pareille propagande (cette déclaration fut faite dans la presse après l'échec d'innombrables tentatives par lettres et conversations personnelles d'obtenir la cessation de cette honteuse prédication), le camarade Maximov a adressé une protestation en bonne et due forme à la rédaction du *Prolétari*. Lui, Maximov, avait été élu au Congrès de Londres<sup>xiii</sup>, ce qui faisait que son « droit acquis » se trouvait violé par ceux qui avaient osé désavouer officiellement la honteuse propagande pour la construction de Dieu ! « Eh quoi ! ne dirait-on pas que notre fraction est prisonnière des littérateurs de la construction de Dieu ? » Cette remarque échappa *au camarade Marat*<sup>xiv</sup> au cours d'une scène orageuse à la rédaction ; oui, oui, à ce même camarade Marat si modeste, si plein de bonne volonté, si pacifique, si bienveillant que, jusqu'à maintenant, il n'est pas encore arrivé à décider s'il doit suivre les bolcheviks ou les pieux otzovistes.

Ou peut-être tout cela est-il encore un « renseignement erroné », ô Maximov, innocente victime d'une injuste révocation ? Il n'existe peut-être aucun groupe de littérateurs de la construction de Dieu, vous ne les avez peut-être pas défendus, vous n'avez peut-être jamais protesté contre l'article « Nos chemins divergent » ?

À propos des « renseignements erronés » sur la tendance de la construction de Dieu, le camarade Maximov parle dans son « Rapport » de *l'école à l'étranger* organisée par la nouvelle fraction. Le camarade Maximov souligne si fort cette « organisation de la *première* (les italiques sont de lui) école du parti à l'étranger », il mène si bien le public par le bout du nez à ce sujet, qu'il faut parler de cette fameuse école d'une manière plus détaillée.

Le camarade Maximov se plaint amèrement :

*« Pas une seule tentative n'a été faite par la rédaction du Prolétari, non seulement pour apporter son soutien à cette école, mais même pour en prendre en main le contrôle ; avant de répandre sur l'école des renseignements mensongers récoltés on ne sait où, la rédaction n'a fait aucune enquête auprès de ses organisateurs pour les vérifier. Voilà quelle a été l'attitude de la rédaction dans toute cette affaire. »*

Bien, bien. « Pas une seule tentative, même pour prendre en main le contrôle de l'école »... Le jésuitisme de Maximov en arrive à tel point dans cette phrase qu'il se trahit lui-même.

Rappelez-vous, lecteurs, le foyer Eroguine à l'époque de la I<sup>o</sup> Douma. Zemski natchalnik<sup>xv</sup> à la retraite (ou chevalier d'administration dans ce genre), Eroguine avait organisé à Pétersbourg un foyer pour les députés paysans de passage, par désir de prêter son concours aux « vues du gouvernement ». Les campagnards inexpérimentés qui arrivaient dans la capitale étaient récupérés par les agents d'Eroguine et dirigés vers son foyer où, cela va sans dire, ils se trouvaient à bonne école. Là, on corrigeait les doctrines erronées de la « gauche », on vilipendait les troudiviks<sup>xvi</sup>, etc., et les nouveaux venus à la Douma étaient initiés à la sagesse gouvernementale « vraiment russe ». Heureusement, le fait que la Douma d'État se trouve à Pétersbourg a forcé Eroguine à installer son foyer dans cette ville : or Pétersbourg étant un centre idéologique et politique suffisamment vaste et libre, il va sans dire que les députés d'Eroguine eurent tôt fait d'abandonner ce foyer pour déménager dans le camp des troudiviks ou dans celui des députés indépendants. L'initiative d'Eroguine avait tourné à sa honte et à celle du gouvernement.

Maintenant, lecteurs, imaginez que semblable foyer soit organisé, non pas dans quelque Pétersbourg de l'étranger, mais dans un quelconque Tsarévokokchaïsk<sup>xvii</sup> situé hors de nos frontières. Vous conviendrez alors que les Eroguine otzovistes et constructeurs de Dieu ont profité de leur connaissance de l'Europe pour se montrer plus malins que le vrai Eroguine russe. Ces gens qui se disent

bolcheviks ont constitué une caisse indépendante de la caisse générale des bolcheviks, unique pour autant que nous le sachions, qui couvre les frais de publication et de diffusion du *Prolétari*. Ils ont organisé leur propre réseau d'agents, ils ont glissé quelques-uns de leurs agitateurs à Tsarévokokchaïsk, y ont fait venir quelques ouvriers social-démocrates inscrits au parti et ont baptisé ce foyer Eroguine (caché du parti à Tsarévokokehaïsk) du nom de « première école du parti » (du parti parce que cachée du parti) « à l'étranger ».

Hâtons-nous de faire quelques réserves. Attendu que le camarade Maximov révoqué a mis beaucoup d'empressement à soulever la question de savoir si sa révocation était légale ou illégale (à ce sujet, voir ci-dessous), hâtons-nous donc de faire des réserves et de dire que dans la façon d'agir de nos Eroguine otzovistes et constructeurs de Dieu, il n'y a strictement rien d'« illégal ». Absolument rien. Tout est parfaitement régulier : que des amis politiques se groupent ensemble dans un parti, qu'ils aient une caisse et organisent une seule entreprise générale d'agitation et de propagande. Qu'à un moment donné ils désirent choisir pour cette entreprise la forme, disons, d'une « école » et non pas d'un journal ; qu'ils la considèrent officiellement comme du parti, puisque ce sont des membres du parti qui l'ont fondée et puisqu'il y a au moins une organisation du parti, quelle qu'elle soit qui assume la responsabilité politique et idéologique de cette entreprise. Tout cela est parfaitement légal et serait très bien si... s'il n'y avait pas là de jésuitisme, d'hypocrisie, s'il n'y avait pas duperie de son propre parti.

N'est-ce pas tromper le parti que de souligner publiquement que l'école lui appartient, c'est-à-dire de limiter la question à la subordination formelle de l'école et de *taire les noms* de ses promoteurs et de ses fondateurs, ce qui revient à passer sous silence sa tendance politique et idéologique en tant qu'entreprise de la *nouvelle fraction* de notre parti ? A la rédaction du *Prolétari*, il y a eu deux « papiers » au sujet de cette école (les rapports de la rédaction avec Maximov depuis plus d'un an déjà se bornent à un échange de « papiers » et de notes diplomatiques). Le premier était anonyme, il ne portait absolument aucune signature, c'était une simple dissertation sur l'utilité de l'instruction et sur l'importance de ces établissements à but instructif qu'on appelle écoles. Le second était signé par des prête-noms. Aujourd'hui, en prenant publiquement position dans la presse pour exalter la « première école du parti à l'étranger », le camarade Maximov *dissimule*, comme d'habitude, son caractère d'école d'une *fraction*.

Cette politique de jésuite nuit au parti. Cette « politique », nous allons la démasquer. Ceux qui ont pris l'initiative de cette école et qui l'ont fondée sont *en fait* les camarades Er »<sup>xviii</sup> (appelons ainsi le chef des otzovistes moscovites bien connu de tous au parti ; c'est lui qui a lu les exposés sur l'école, organisé l'école des étudiants et qui a été choisi comme conférencier par quelques cercles ouvriers), Maximov, Lounatcharski, Liadov, Alexinski, etc. Nous ne savons pas, et cela ne nous intéresse pas de savoir le rôle particulier qu'ont joué les uns ou les autres de ces camarades, comment ils se répartissent dans les différentes institutions officielles de l'école, dans son « conseil », dans sa « commission exécutive », dans son collège de conférenciers, etc. Nous ne savons pas quels sont les camarades « extra fractionnels » qui peuvent venir à l'occasion compléter cette compagnie. Tout cela n'a aucune importance. Nous soutenons que la vraie tendance idéologique et politique de cette école, en tant que nouveau centre fractionnel, est précisément définie par la liste des noms cités et qu'en la dissimulant au parti, Maximov mène une politique de jésuite. Il n'est pas mauvais qu'un nouveau centre fractionnel ait vu le jour dans le parti, nous ne sommes absolument pas de ces gens qui ne demandent pas mieux que de se constituer un petit capital politique avec des clameurs démagogiques, et qui ne leur coûtent pas cher, contre le fractionnisme ; au contraire, il est bon qu'une nuance particulière ait la possibilité de s'exprimer dans le parti, du moment qu'elle existe. Ce qui est mauvais, c'est que le parti soit induit en erreur ainsi que les ouvriers qui éprouvent de la sympathie, cela va de soi, pour toute école, comme

pour toute entreprise instructive.

N'est-ce pas de l'hypocrisie de la part du camarade Maximov que de se lamenter publiquement parce que la rédaction du *Prolétari* n'a « même » (« même » !) pas voulu « prendre en main le contrôle de l'école » ? Pensez donc, en juin 1908, le camarade Maximov a quitté la rédaction restreinte du *Prolétari*, depuis lors on assiste dans la fraction bolchevique à une lutte intérieure quasi permanente et qui revêt mille formes diverses. Alexinski est à l'étranger, « Er » et Cie sont hors des frontières, et en Russie on répète sur tous les tons, après Maximov, toutes les sentencieuses sottises des otzovistes et des constructeurs de Dieu contre le *Prolétari*. Maximov rédige et fait paraître des protestations formelles contre l'article « Nos chemins divergent »; tous ceux qui connaissent, ne serait-ce que par oui-dire, les affaires du parti, parlent de l'impossibilité d'éviter une scission chez les bolcheviks (il suffit de rappeler que le *menchevik Dan* a déclaré bien haut à une séance officielle de la Conférence de Russie de décembre 1908 : « Qui ne sait que les bolcheviks accusent maintenant Lénine de trahir le bolchevisme » !), et le camarade Maximov jouant l'innocence de l'enfant qui vient de naître, demande solennellement à son très respectable public : pourquoi la rédaction du *Prolétari* n'a-t-elle « même » pas voulu prendre en main le contrôle de l'école du parti dans le Tsarévokokchaïsk des constructeurs de Dieu ? Le « contrôle » de l'école ! Les partisans du *Prolétari* assistant en qualité d'« inspecteurs » aux cours de Maximov, de Lounatcharski, d'Alexinski et Cie !! Allons, pourquoi jouer cette indigne, cette lamentable comédie ? Pourquoi ? Pourquoi jeter de la poudre aux yeux du public en distribuant des « programmes » et des « rapports » sur l'« école » qui ne veulent rien dire, au lieu de donner franchement, carrément les noms des dirigeants et animateurs idéologiques du nouveau contre fractionnel !

Pourquoi ? Nous allons tout de suite répondre à cette question, mais finissons-en d'abord avec cette question d'école : Tsarévokokchaïsk pourrait trouver place à Pétersbourg ou s'y transporter (du moins en grande partie), mais Pétersbourg ne peut ni trouver place à Tsarévokokchaïsk ni s'y transporter. Les étudiants de la nouvelle école du parti les plus énergiques et les plus indépendants sauront trouver le chemin qui mène de la nouvelle petite fraction à notre large parti, de « la science » des otzovistes et des constructeurs de Dieu à la science du social-démocratie en général et du bolchevisme en particulier. Quant à ceux qui se contenteront de l'enseignement d'Eroguine, on n'y peut rien. La rédaction du *Prolétari* est et restera prête à apporter toute l'aide possible à tous les ouvriers, quelles que soient leurs idées, s'ils désirent déménager du Tsarévokokehaïsk de l'étranger au Pétersbourg de l'étranger (ou y passer) pour connaissance avec les idées du bolchevisme. C'est l'hypocrite politique de ceux qui ont eu l'initiative de « la première école du Parti à l'étranger » et qui l'ont fondée, que nous allons démasquer devant tout le parti.

## V

Pourquoi tant d'hypocrisie chez Maximov, demandions-nous, et nous avons attendu pour répondre à cette question d'en avoir fini avec la discussion sur l'école. Mais à vrai dire, ce n'est pas la question « pourquoi ? » mais la question « comment ? » qui mérite ici d'être éclaircie. Il serait faux de croire que tous les membres de la nouvelle fraction pratiquent consciemment et dans un but déterminé cette politique d'hypocrisie. Non. Ce qu'il y a, c'est qu'elle se trouve en germe dans la situation même de cette fraction, dans les conditions où elle intervient et où elle agit (ce dont beaucoup d'otzovistes et de constructeurs de Dieu ne sont pas conscients).

Il y a longtemps que l'on dit que l'hypocrisie est l'hommage que le vice rend à la vertu. Mais c'est une maxime qui concerne le domaine de la morale personnelle. Pour ce qui est des tendances politiques et idéologiques, il faut dire que l'hypocrisie est la couverture à laquelle s'accrochent des groupes intérieurement hétérogènes, composés d'éléments de différents poils, rassemblés par hasard,

et qui se sentent trop faibles pour se manifester ouvertement et directement.

La composition de la nouvelle fraction indique la couverture dont elle s'est saisie. L'état-major de la fraction des pieux otzovistes comprend des philosophes méconnus, des constructeurs de Dieu ridiculisés, des otzovistes convaincus d'imbécilité anarchiste et de creuse phraséologie révolutionnaire, des ultimatises brouillons, enfin de ces combatistes (peu nombreux heureusement dans la fraction bolchevique) qui jugent au-dessous de leur dignité d'entreprendre un travail révolutionnaire social-démocrate obscur, modeste, dépourvu de tout panache, de tout « éclat » extérieur, mais qui répond aux conditions et aux objectifs d'une époque « inter-révolutionnaire ». Ceux-là, Maximov les comble avec une phrase « brillante » sur les écoles et les groupes d'instructeurs... en 1909. La seule chose qui unisse fortement à l'heure actuelle ces éléments de calibres divers, c'est une haine farouche pour le *Prolétari*, haine bien méritée puisque *toutes* les tentatives faites par ces éléments pour obtenir le droit de s'exprimer dans ce journal, pour s'en faire reconnaître, même indirectement, ou pour avoir son patronage, *se sont toujours heurtées à une riposte des plus vives*.

« Abandonnez à jamais tout espoir », voilà ce que disait à ces éléments le *Prolétari* dans chacun de ses numéros, à chaque réunion de rédaction, à chaque intervention suscitée par quelque question à l'ordre du jour que ce soit concernant la vie du parti.

Et voilà que, lorsque (par suite des conditions objectives du développement de notre révolution et de notre contre-révolution) furent mises à l'ordre du jour, dans le domaine littéraire, les questions de la construction de Dieu et des bases théoriques du marxisme, et dans le domaine du travail politique, celle de l'utilisation de la III<sup>e</sup> Douma et de sa tribune par la social-démocratie, ces éléments se sont unis et il s'est alors produit un éclatement naturel et inévitable.

Comme tout éclatement, cela s'est passé brusquement : non que les tendances ne se soient pas fait remarquer auparavant, non qu'il n'y ait pas eu de manifestations isolées, mais en ce sens que ce regroupement politique de tendances hétérogènes, dont quelques-unes sont très loin de la politique, s'est fait presque inopinément. Le grand public est pour cela enclin, comme toujours, à admettre d'abord l'explication *petite-bourgeoise* de la nouvelle scission mettant en cause quelque défaut d'un dirigeant ou d'un autre, l'influence exercée par l'étranger, et par l'esprit de cénacle, etc. Il est indubitable que l'étranger, devenu nécessairement par suite de conditions objectives la base opérationnelle de toutes les organisations révolutionnaires centrales, a laissé son empreinte sur la *forme* du schisme. Il est certain que les caractéristiques du cercle littéraire qui n'adhérait à la social-démocratie que par *un seul côté*, se reflètent aussi dans cette *forme*. Nous appelons explication *petite-bourgeoise* non la constatation de ces circonstances qui ne peuvent rien expliquer en dehors de la forme, des prétextes, de l'« histoire extérieure », de la scission, mais la mauvaise volonté ou l'inaptitude à comprendre les bases, les causes et les racines *politiques et idéologiques* des divergences.

La méconnaissance de ces bases par la nouvelle fraction a eu également pour résultat qu'elle s'est accrochée à une vieille couverture, en brouillant les pistes, en niant ses liens *indissolubles* avec l'otzovisme, etc. La méconnaissance de ces bases amène la nouvelle fraction à *spéculer sur l'explication petite-bourgeoise de la scission et sur la sympathie petite-bourgeoise*.

Maximov et Cie ne spéculent-ils pas en effet sur la sympathie *petite-bourgeoise* lorsqu'ils se mettent maintenant à gémir en public sur leur « mise à la porte », sur leur « révocation » ? Faites l'aumône d'un peu de sympathie, pour l'amour de Dieu, à ces pauvres gens qu'on a mis dehors, aux victimes d'une injuste « révocation »... Que cet expédient soit parfaitement calculé pour attirer les sympathies *petites-bourgeoises* est démontré par ce fait original que *même* le camarade Plekhanov, ennemi de toute construction de Dieu, de toute philosophie « nouvelle », de tout otzovisme et

ultimatum, etc., *même lui*, y est allé, pour l'amour de Dieu, de sa petite aumône et a pris prétexte des pleurnicheries de Maximov pour traiter encore et encore, à cette occasion, les bolcheviks de « draconiens » (voir les *Cahiers du Social-Démocrate* de Plekhanov, août 1909). Si Maximov est allé quémander la sympathie jusque chez Plekhanov, vous pouvez imaginer, lecteurs, combien les éléments petits-bourgeois à l'intérieur de la social-démocratie ou près d'elle vont verser avec lui de larmes de compassion sur la « mise à la porte », la « révocation » de ces braves, de ces bien intentionnés, de ces modestes otzovistes et constructeurs de Dieu.

Cette affaire de révocation a été *exploitée* par le camarade Maximov et dans la forme et dans le fond. Voyons cela.

Du point de vue de la forme, la *révocation* de Maximov est « illégale », nous disent les évincés, et « nous ne l'admettons pas », car Maximov « a été élu par le Congrès bolchevique, c'est-à-dire par la partie bolchevique du Congrès du parti ». En lisant la feuille de Maximov et de Nikolaïev, le public prend connaissance d'une sévère accusation (« révocation illégale »), sans avoir ni la formule exacte ni les matériaux pour juger de l'affaire. Mais tel est justement le procédé habituel de certains éléments lors des scissions à l'étranger : atténuer les divergences de principe, les dissimuler, faire le silence sur les discussions idéologiques, taire le nom de ses adeptes et faire beaucoup de bruit sur les conflits d'organisation que le public n'est pas en mesure d'apprécier exactement ni en droit d'analyser en détail. C'est ainsi qu'agirent les partisans du *Rabotchéïé Diélo* en 1899, proclamant que l'« économisme » n'existait pas, mais que c'était Plekhanov qui avait volé l'imprimerie. C'est ainsi que se conduisirent les mencheviks en 1903, se récriant qu'il n'était pas question d'un revirement de leur part en faveur du *Rabotchéïé Diélo*, mais que c'était Lénine qui avait « mis à la porte » ou « évincé » Potressov, Axelrod et Zassoulitch, etc. C'est ainsi qu'agissent les gens qui spéculent sur les amateurs de scandale et de sensationnel à l'étranger. Point d'otzovisme ni de construction de Dieu, point. Il y a « révocation illégale » de Maximov par la « majorité de la rédaction » qui veut « garder à *son entière disposition* » « *les biens de toute la fraction* » ; venez donc à notre boutique, messieurs, nous vous raconterons là-dessus quelque chose d'on ne peut plus piquant...

Vieux procédé, camarades Maximov et Nikolaïev ! Les politiciens qui y recourent ne manqueront *pas* de se casser le cou.

Nos « révoqués » parlent d'« illégalité » parce qu'ils estiment que la rédaction du *Proletari* n'a pas le droit de décider du sort de la fraction bolchevique et de la scission. Très bien, messieurs. Si la rédaction du *Proletari* et les quinze bolcheviks, membres ou suppléants du Comité central élus au Congrès de Londres, n'ont pas le droit de représenter la fraction bolchevique, il vous est tout à fait loisible de le déclarer bien haut et de faire campagne pour renverser ou remplacer cette inopportune représentation. Vous *l'avez bien d'ailleurs fait, cette campagne*, mais n'ayant essuyé qu'une série d'échecs, vous avez choisi de gémir et de pleurnicher. Puisque vous avez soulevé la question d'un congrès ou d'une conférence des bolcheviks, camarades Maximov et Nikolaïev, pourquoi n'avez-vous pas dit publiquement que le camarade « Er », *il y a quelques mois*, avait déjà présenté au Comité de Moscou un projet de résolution exprimant la défiance à l'égard du *Proletari* et recommandant l'organisation d'une conférence des bolcheviks pour élire un nouveau centre idéologique bolchevique ?

Pourquoi vous êtes-vous tus à ce sujet, ô victimes d'une injuste révocation ?

Pourquoi n'avoir pas dit que la résolution de « Er » avait été repoussée par toutes les voix sauf la sienne ?

Pourquoi n'avoir pas dit qu'à l'automne 1908, dans toute l'organisation de Pétersbourg, du haut en

bas de l'échelle, il y avait eu conflit sur les plates-formes des deux tendances du bolchevisme, celle des otzovistes et celle des adversaires de l'otzovisme, lutte dans laquelle les premiers avaient eu le dessous ?

Maximov et Nikolaïev ont envie de pleurnicher devant le public parce qu'ils ont essuyé plus d'une défaite en Russie. « Er » et les otzovistes pétersbourgeois avaient le droit, sans attendre de conférence et *sans publier* leur plate-forme devant tout le parti, de mener du haut en bas la lutte contre le bolchevisme.

Mais la rédaction du *Prolétari* qui, depuis juin 1908, a déclaré une guerre ouverte à l'otzovisme n'avait pas le droit, après une année de luttes, une année de discussions, une année de tiraillements, de conflits, etc., après avoir fait venir de Russie trois délégués régionaux et quelques membres russes de la rédaction élargie qui n'avaient pris part à aucun conflit à l'étranger, elle n'avait pas le droit de déclarer *ce qui était à savoir que Maximov avait rompu avec elle*, que le bolchevisme n'avait rien de commun avec l'otzovisme, l'ultimatum et la construction de Dieu.

Cessez de faire les hypocrites, messieurs ! Vous avez porté le combat sur un terrain où vous vous croyiez très forts et vous avez perdu. Vous avez porté l'otzovisme dans les masses au mépris de la décision du centre officiel des bolcheviks et sans attendre aucune conférence spéciale. Et maintenant, vous vous mettez à pleurnicher et à gémir parce que vous vous trouvez en minorité ridiculement faible dans la rédaction élargie et à la Conférence à laquelle participent les délégués régionaux !

Nous voilà de nouveau en présence du procédé typique des partisans du *Rabotchéïé Diélo* à l'étranger : jouer à la « démocratie », alors que n'existent pas les conditions d'une démocratie totale, spéculer sur la possibilité d'attiser tout mécontentement « à l'étranger » et en même temps diriger de là-bas (au moyen de l'« école ») sa propre propagande en faveur de l'otzovisme et de la construction de Dieu, provoquer une scission parmi les bolcheviks et ensuite le déplorer, fonder sa propre fraction (sous la couverture de l'« école ») et verser des larmes hypocrites sur la politique « scissionniste » du *Prolétari*.

Non, en voilà assez de ces chicaneries ! Une fraction est une union indépendante de *ceux qui partagent les mêmes idées* à l'intérieur du parti, et après plus d'une année de lutte, aussi bien en Russie qu'à l'étranger, nous avons acquis le droit et nous avons été dans l'obligation de tirer des conclusions définitives. Et c'est ce que nous avons fait. Vous avez parfaitement le droit de les combattre, de proposer votre plate-forme, de gagner la majorité. Si vous ne le faites pas, si au lieu de vous unir ouvertement aux otzovistes et de proposer une plate-forme commune, vous continuez à jouer à cache-cache et à spéculer sur un « démocratism » de l'étranger au rabais, alors vous ne récolterez que le mépris que vous aurez mérité.

Vous menez un double jeu. D'un côté vous déclarez que le *Prolétari* s'est depuis un an engagé « à fond » dans une ligne non bolchevique (et vos partisans de Russie ont plus *d'une fois* essayé d'introduire ces idées dans les résolutions du Comité de Pétersbourg et du Comité de Moscou). D'un autre côté vous vous plaignez qu'il y eut scission et refusez d'admettre votre « révocation ». D'un côté, vous marchez *en fait* la main dans la main avec les otzovistes et les constructeurs de Dieu, de l'autre vous les reniez et vous affectez de grands airs de conciliateurs cherchant à réconcilier les bolcheviks avec eux.

« Abandonnez à jamais tout espoir ! » Vous pouvez obtenir la majorité. Vous pouvez remporter toutes les victoires possibles parmi la partie des bolcheviks qui n'est pas encore mûre. Nous, nous n'accepterons aucune réconciliation. Bâissez votre fraction ou, plutôt, continuez à la bâtir comme vous l'avez déjà commencé, mais ne trompez pas le parti, ne trompez pas les bolcheviks. Aucune

conférence, aucun congrès au monde ne réconciliera maintenant les bolcheviks avec les otzovistes, les ultimatistes et les constructeurs de Dieu. Nous avons dit et nous le répétons : chaque bolchevik social-démocrate et chaque ouvrier conscient doit faire un choix résolu et définitif.

## VI

Tout en dissimulant sa parenté idéologique et en redoutant de développer sa plate-forme réelle, la nouvelle fraction s'efforce de combler les insuffisances de son bagage idéologique en empruntant *ses mots* à celui des vieilles scissions. « *Un nouveau Prolétari* », « la ligne du *Nouveau Prolétari* », clament Maximov et Nikolaïev en s'inspirant de la vieille bataille contre la nouvelle *Iskra*<sup>xix</sup>.

Voilà un procédé bien fait pour séduire certains novices de la politique.

Mais même ces vieux mots-là, vous ne savez pas les employer, messieurs. Le « sel » du slogan « contre la nouvelle *Iskra* » venait de ce que les mencheviks qui s'emparaient de l'« *Iskra* » devaient eux-mêmes adopter une nouvelle ligne, alors que le Congrès (le II<sup>e</sup> Congrès du P.O.S.D.R. en 1903) avait justement confirmé la ligne de la vieille *Iskra*. Le « sel » venait de ce que c'était aux mencheviks (par la bouche de Trotski en 1903-1904) de proclamer : entre la vieille et la nouvelle *Iskra*, il y a un abîme. Et Potressov et Cie s'efforcent jusqu'à ce jour d'effacer les « traces » de cette époque où la vieille *Iskra* les menait.

Le *Prolétari* en est maintenant à son quarante-septième numéro. Il y a exactement trois ans, en août 1906, paraissait le premier. Dans ce *premier* numéro, daté du 21 août, nous trouvons un article de la *rédaction* « A propos du boycottage », et dans cet article, nous lisons noir sur blanc : « *Le temps est justement venu, pour les social-démocrates révolutionnaires, de cesser le boycottage*\*. » Depuis lors il n'y a pas eu un seul numéro du *Prolétari* où fût insérée *ne serait-ce qu'une ligne* en faveur du « boycottisme » (après 1906), de l'otzovisme et de l'ultimatisme, sans que soit désavouée cette *caricature du bolchevisme*. Et maintenant, ces caricatures de bolcheviks se dressent sur leurs ergots, tentant de se comparer à ceux qui, *d'abord*, ont dirigé la campagne menée pendant trois ans par la vieille *Iskra*, qui ont renforcé sa ligne au II<sup>e</sup> Congrès du parti, et qui *ont ensuite* dénoncé le revirement effectué par la nouvelle *Iskra* !

« Ex-rédacteur du journal ouvrier populaire *Vpériod* », signe maintenant le camarade Maximov pour rappeler au lecteur que, comme il dit, « les oies ont sauvé Rome ». Votre attitude à l'égard de la ligne du journal *Vpériod*<sup>xx</sup>, lui répondrons-nous à propos de ce rappel, est exactement celle de Potressov à l'égard de la vieille *Iskra*. Potressov en était le rédacteur, mais ce n'était pas lui qui dirigeait la vieille *Iskra*, c'était elle qui le menait. Dès qu'il voulut en changer la ligne, les vieux iskristes lui tournèrent le dos. Et à présent, Potressov lui-même se met en quatre pour se blanchir de ce « péché de jeunesse », de sa collaboration à la rédaction de la vieille *Iskra*.

Ce n'est pas Maximov qui dirigeait le journal *Vpériod*, mais c'est le journal qui le menait. La preuve en est le boycottage de la III<sup>e</sup> Douma en faveur duquel *Vpériod* n'a pas dit et ne pouvait dire *un seul mot*. Maximov se comportait très bien, très intelligemment, lorsqu'il se laissait mener par le journal *Vpériod*. Maintenant il a entrepris d'inventer (ou, ce qui revient au même, il a aidé les otzovistes à inventer) une *ligne* où il va inmanquablement se laisser fourvoyer, comme Potressov.

Rappelez-vous ceci, camarade Maximov : comme base de comparaison, il faut prendre l'ensemble de la tendance politique et idéologique et non les « mots », non les « slogans » que certains *apprennent*

\* Voir V. Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, t. XI, p. 143. (N.R.)

*par cœur* sans en comprendre le sens. Pendant trois ans, de 1900 à 1903, le bolchevisme a dirigé la vieille *Iskra* et, en tant que tendance monolithique, a déclaré la guerre au menchevisme. Les mencheviks se sont longtemps empêtrés dans cette alliance, nouvelle pour eux, avec les anti-iskristes, avec les partisans du *Rabotchéïé Diélo*, jusqu'à ce qu'ils aient rendu Potressov à Prokopovitch (et Potressov a-t-il bien été le seul ?). Le bolchevisme a dirigé le vieux « *Pro létari* » (de 1906 à 1909) dans un esprit d'opposition résolue au « boycottisme » et a déclaré la guerre, en tant que tendance monolithique, à ceux qui inventent maintenant l'« otzovisme », l'« ultimisme », la « construction de Dieu », etc. Les mencheviks voulaient corriger la vieille *Iskra* dans l'esprit de Martynov et des économistes et s'y sont cassé le cou. Vous voulez corriger le vieux *Pro létari* dans l'esprit d'« Er », des otzovistes et des constructeurs de Dieu, et vous vous le casserez aussi.

Et le « tournant vers Plekhanov » ? s'écrie triomphalement Maximov. Et la création d'une « nouvelle fraction du centre » ? Et notre ami « bolchevik lui aussi » déclare que c'est « de la diplomatie » que de « nier » qu'« on songe à former un groupe « centriste » !

Ces récriminations de Maximov contre la « diplomatie » et contre « l'union avec Plekhanov » méritent qu'on en rie. Nos bolcheviks de caricature, là aussi, sont fidèles à eux-mêmes - ils ont parfaitement *retenu* que Plekhanov avait fait en 1906-1907 une politique archi-opportuniste. Et ils pensent que le répéter à tout bout de champ sans comprendre les changements qui sont en train de se produire dénote un « esprit révolutionnaire » supérieur.

En fait les « diplomates » du *Pro létari*, depuis le Congrès de Londres, n'ont cessé d'appliquer ouvertement la politique du parti contre les grotesques exagérations du fractionnisme, la politique visant à défendre le marxisme contre la critique. La cause actuelle des récriminations de Maximov est double : d'un côté, depuis le Congrès de Londres, il y a toujours eu des bolcheviks isolés (exemple Alexinski) pour affirmer qu'on avait substitué à la ligne bolchevique la ligne « conciliatrice », la ligne « letto-polonaise » ou autre. Les bolcheviks ont rarement pris au sérieux ces propos stupides qui ne trahissent qu'une mentalité racornie. D'un autre côté, ce groupe de littérateurs auquel appartient Maximov et qui n'a jamais adhéré que par un seul côté à la social-démocratie a longtemps vu en Plekhanov le principal ennemi de ses tendances « construction de Dieu », etc. Rien de plus terrible que Plekhanov pour cette coterie. Rien de plus mortel pour l'espoir qu'elle nourrit d'inoculer ses idées au parti ouvrier qu'une « union avec Plekhanov ».

Et voilà que ces éléments de deux sortes : tenants d'un esprit de fraction encroûté qui ne comprennent pas les problèmes que pose à la fraction bolchevique la création du parti, et éléments des petits cercles littéraires des constructeurs de Dieu et de ceux qui les patronnent, se sont mis maintenant d'accord sur une « plate-forme » commune : *contre* « l'alliance avec Plekhanov », contre la ligne « conciliatrice » et « letto-polonaise » du *Pro létari*, etc.

Le numéro 9 des *Cahiers* de Plekhanov, qui est maintenant sorti, nous dispense d'expliquer au lecteur d'une façon spécialement détaillée tout ce que cette « plate-forme » de caricatures de bolcheviks a de caricatural. Plekhanov a démasqué l'esprit liquidateur du *Goloss Sotsial-Démokrata*, la diplomatie de ses rédacteurs, et a déclaré qu'il suivait « un autre chemin » que Potressov qui avait cessé d'être un révolutionnaire. Pour tous les social-démocrates, il est maintenant clair que les *ouvriers* mencheviks suivront Plekhanov contre Potressov. Il est clair pour tous que la scission parmi les mencheviks confirme la ligne des bolcheviks. Il est clair pour tous que la proclamation par Plekhanov de l'existence d'une ligne du *parti* opposée à la dissidence des liquidateurs est une *très grande* victoire pour le bolchevisme qui occupe maintenant une situation prépondérante dans le parti.

Le bolchevisme a remporté cette importante victoire parce qu'il a mené sa politique de parti *malgré* les clameurs des novices de la « gauche » et des littérateurs de la construction de Dieu. Il n'y a que ces

gens-là pour craindre un rapprochement avec le Plekhanov qui démasque les Potressov et les chasse du parti ouvrier. Ce n'est que dans le marais croupi des constructeurs de Dieu ou chez les chevaliers de la phrase apprise par cœur que peut avoir quelque succès la « plate-forme » : « contre l'alliance avec Plekhanov », c'est-à-dire contre le rapprochement avec les mencheviks du parti pour combattre le liquidationnisme, contre le rapprochement avec les marxistes orthodoxes (peu avantageux pour la compagnie Eroguine des écrivains), contre la conquête continue des masses du parti à une politique et une tactique social-démocrate révolutionnaire.

Nous autres, bolcheviks, pouvons témoigner de grands succès dans ce dernier domaine. Rosa Luxemburg et Karl Kautsky, social-démocrates qui ont souvent écrit pour les Russes et qui, à ce titre, adhèrent à notre parti, ont fini par être conquis par notre idéologie, alors qu'au début de la scission (1903), toutes leurs sympathies allaient aux mencheviks. Ce qui les a conquis, c'est le fait que les bolcheviks ne faisaient pas de concessions à la « critique » du marxisme, qu'ils ne défendaient pas la lettre de *leur* théorie de fraction à *eux*, mais l'esprit général et le sens de la tactique social-démocrate révolutionnaire. Nous suivrons dans l'avenir aussi cette voie-là ; nous combattons avec plus d'acharnement encore la bêtise sentencieuse et les vains jeux de mots appris par cœur et le révisionnisme théorique du cercle des écrivains constructeurs de Dieu.

Deux courants liquidateurs se dessinent aujourd'hui très clairement chez les sociaux-démocrates russes : celui de Potressov et celui de Maximov. Potressov est bien forcé de redouter le parti social-démocrate, car il n'y a désormais aucun espoir qu'il adopte sa ligne. Maximov est bien forcé de redouter le parti social-démocrate, car il n'y a aucun espoir aujourd'hui qu'il adopte sa ligne. Et l'un et l'autre soutiendront et couvriront, par tous les moyens, bons et mauvais, les subterfuges de certains cercles littéraires avec leurs conceptions personnelles de révision du marxisme. Et l'un comme l'autre se raccrocheront, comme à une dernière lueur d'espoir, au maintien de l'esprit de cénacle contre l'esprit de parti, car Potressov peut encore parfois l'emporter dans une société choisie de mencheviks encroûtés, Maximov peut encore parfois être couronné de lauriers par des cercles de bolcheviks particulièrement encroûtés mais ni l'un ni l'autre n'occupera jamais de place stable ni chez les marxistes ni dans un parti ouvrier réellement social-démocrate. Et l'un et l'autre représentent dans la social-démocratie deux tendances opposées, également bornées et petites-bourgeoises, mais qui se complètent l'une l'autre.

## VII

Nous avons indiqué quel était l'état-major de la nouvelle fraction. Où se recrute la troupe ? Parmi les éléments démocrates bourgeois, ayant adhéré au parti ouvrier au moment de la révolution. Le prolétariat, toujours et partout, se recrute dans la petite bourgeoisie ; toujours et partout, il a des centaines d'échelons, de facettes, de nuances transitoires qui lui sont liés. Au moment d'une croissance particulièrement rapide du parti ouvrier (comme ce fut le cas chez nous en 1905-1906), il est inévitable que s'y infiltrent en masse des éléments pénétrés d'un esprit petit-bourgeois. Et il n'y a aucun inconvénient à cela. La tâche historique du prolétariat est d'assimiler, d'instruire, de rééduquer tous les éléments que la vieille société lui a légués sous forme de petits bourgeois d'origine. Mais pour cela il faut que le prolétariat les rééduque, qu'il ait de l'influence sur eux, et non pas eux sur lui. De nombreux « social-démocrates du temps de la liberté », qui l'étaient devenus dans des moments d'enthousiasme, dans une atmosphère de fête, de brillants slogans, en ces jours victorieux du prolétariat où même l'intelligentsia bourgeoise avait la tête tournée, s'étaient mis à *étudier sérieusement*, à étudier le marxisme, le travail conséquent du prolétariat ; ceux-ci resteront toujours social-démocrates et marxistes. D'autres n'ont pu ou n'ont su emprunter au parti du prolétariat autre chose que des mots appris par cœur, des slogans « brillants » et rabâchés, une ou deux phrases sur le

« boycottisme », le « combatisme », etc. Lorsque ces éléments s'avisèrent d'imposer au parti ouvrier leurs « théories », leur conception du monde, c'est-à-dire leurs conceptions étroites, la scission devint inévitable.

Le sort des boycotteurs de la III<sup>e</sup> Douma illustre parfaitement par un exemple concret la différence entre les uns et les autres de ces éléments.

Les bolcheviks en majorité, entraînés par le désir sincère de combattre directement et immédiatement les héros du 3 juin, penchaient pour le boycottage de la III<sup>e</sup> Douma, mais très vite ils surent dominer la nouvelle situation. Au lieu de répéter des paroles apprises, ils étudièrent attentivement les nouvelles conditions historiques, réfléchissant aux raisons pour lesquelles la vie était ainsi et non autrement, ils firent travailler leur cerveau et non pas seulement leur langue, ils accomplirent, d'une manière sérieuse et conséquente, un travail prolétarien, et ils comprirent vite toute la stupidité, toute la médiocrité de l'« otzovisme ». Les autres se cramponnèrent aux mots, ils se mirent à élaborer « leur propre ligne » à l'aide de phrases mal digérées, à proclamer « le boycottisme, l'otzovisme, l'ultimatisme ! », à remplacer par ces cris le travail révolutionnaire du prolétariat dicté par les conditions historiques du moment, à former une nouvelle fraction avec tous les éléments insuffisamment mûrs du bolchevisme. La route est libre, chers amis ! Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour vous enseigner le marxisme et le travail social-démocrate. Nous déclarons maintenant une guerre définitive et acharnée aussi bien aux liquidateurs de droite qu'à ceux de gauche qui pervertissent le parti ouvrier par leur révisionnisme théorique et leurs méthodes petites-bourgeoises en politique et en tactique.

## Notes

---

<sup>1</sup> *La conférence de la rédaction élargie du « Prolétari »* eut lieu à Paris du 8 au 17 (21-30) juin 1909. Neuf membres du Centre bolchevique (élu par la fraction bolchevique du V<sup>e</sup> Congrès (de Londres) du P.O.S.D R. en 1907) y participaient avec Lénine à leur tête ; il y avait aussi des délégués des organisations de Pétersbourg, de la région de Moscou et de l'Oural. La conférence avait été convoquée pour examiner la position des otzovistes et des ultimatises; elle se tint sous la direction de Lénine. Il prononça des discours sur toutes les principales questions à l'ordre du jour. L'otzovisme et l'ultimatisme furent défendus à la conférence par A. Bogdanov (Maximov) et V. Schantser (Marat). La conférence condamna l'otzovisme et l'ultimatisme comme « un liquidationnisme de gauche ». Elle condamna également la construction de Dieu et décida de la combattre énergiquement en démasquant son caractère antimarxiste. Bogdanov, l'inspirateur de l'otzovisme et de l'ultimatisme, fut exclu des rangs des bolcheviks.

<sup>1</sup> *La loi d'exception contre les socialistes* fut décrétée en Allemagne en 1878. Elle interdisait toutes les organisations ouvrières et social-démocrates de masse, la presse ouvrière, la littérature socialiste. Elle fut abolie en 1890.

<sup>1</sup> *Octobristes* : membres de l'« Union du 17 octobre », en référence à un manifeste du tsar du 17.10.1905. Défendait les intérêts de la grande bourgeoisie et des propriétaires fonciers.

<sup>1</sup> *Les social-révolutionnaires*, les socialistes-révolutionnaires (les s.-r.), parti apparu en Russie fin 1901-début 1902, à la suite de la fusion de divers groupes et cercles populistes.

Le programme des socialistes-révolutionnaires, prévoyait l'abolition de la propriété privée de la terre et sa remise aux communautés rurales sur la base d'une jouissance égalitaire. Les s.-r. ne voyaient pas de différences de classe entre le prolétariat et la paysannerie, estompaient la stratification de classe et les contradictions au sein de la paysannerie (entre paysans laborieux et koulaks), niaient le rôle spécifique du prolétariat. La politique des socialistes-révolutionnaires était caractérisée par son aventurisme (terrorisme, etc.).

<sup>1</sup> *Conférence de juillet 1907*, troisième conférence du P.O.S.D.R. (Deuxième conférence de Russie); eut lieu du 21 au 23 juillet (3-5 août) 1907, en Finlande (Kotka), 26 délégués y assistaient: 9 bolcheviks, 5 mencheviks, 5 social-démocrates polonais, 2 social-démocrates lettons, 5 membres du Bund. Cette conférence avait pour but de définir la tactique de la social-démocratie vis-à-vis du coup d'Etat du 3 juin et de la convocation de la III<sup>e</sup> Douma d'Etat. A cette conférence, Lénine s'éleva contre le boycottage de la Douma. Le rapporteur des partisans du boycottage était A. Bogdanov (Maximov), qui disposait de la majorité chez les bolchéviks. Lénine vota avec les menchéviks pour assurer la majorité à la résolution prônant la participation à cette Douma.

<sup>1</sup> *Les gens du « Rabotchéié Diélo »*, partisans de l'« économisme », tendance opportuniste de la social-démocratie russe (fin XIX<sup>e</sup> s. - début XX<sup>e</sup> S.), groupés autour de la revue *Rabotchéié Diélo* (La cause ouvrière). Cette revue parut à Genève d'avril 1899 à février 1902 et eut 12 numéros (9 cahiers). Le *Rabotchéié Diélo* soutenait le slogan bernsteinien de « liberté de critiquer » le marxisme et occupait des positions opportunistes sur les questions de tactique et d'organisation de la social-démocratie russe. Les partisans du *Rabotchéié Diélo* propageaient les idées opportunistes de soumission de la lutte politique du prolétariat à la lutte économique, exaltaient le caractère inorganisé du mouvement ouvrier et déniaient au parti un rôle dirigeant. L'un des rédacteurs du *Rabotchéié Diélo*, V. Ivanchine, participait à la rédaction de la *Rabotchaïa Mysl*, organe des « économistes » avérés, auquel le *Rabotchéié Diélo* apportait son soutien.

*Les gens de la « Rabotchaïa Mysl »*, groupe d'« économistes » qui éditaient le journal *Rabotchaïa Mysl* (La Pensée ouvrière) (publiée entre octobre 1897 et décembre 1902). Ils défendaient des idées ouvertement opportunistes, condamnaient la lutte politique, limitant ses objectifs aux « intérêts du moment », à la revendication de réformes partielles, essentiellement celles qui avaient un caractère économique. Exaltant le caractère spontané du mouvement ouvrier, les partisans de la *Rabotchaïa Mysl* s'opposaient à la création d'un parti ouvrier indépendant, minimisaient l'importance de la théorie révolutionnaire, de la conscience et affirmaient qu'une idéologie socialiste peut surgir d'un mouvement spontané.

Lénine, critiqua ces conceptions dans *Que faire ?*

<sup>1</sup> Vsev, pseudonyme de l'otzoviste V. Denissov.

<sup>1</sup> Stan (Stanislav), pseudonyme de S. Volski (A. Sokolov), l'un des leaders de l'otzovisme, qui participa à l'organisation et aux activités des écoles fractionnistes de Capri et de Bologne.

<sup>1</sup> « *Rabotchéié Znamia* » [Le Drapeau ouvrier], journal bolchevique illégal, organe du Bureau régional de la région industrielle du Centre, des Comités du P.O.S.D.R. de Moscou et de l'arrondissement de Moscou ; il parut à Moscou de mars à décembre 1908 ; il en sortit 7 numéros. A partir du numéro 5 s'ouvrit dans les pages du journal une discussion à propos des rapports avec la Douma et avec la fraction social-démocrate. Dans ce même numéro parut l'article d'un otzoviste, « Lettre d'un ouvrier (A propos d'un plan de travail du parti en liaison avec l'appréciation du moment présent) ». L'auteur de cet article était le leader des otzovistes de Moscou, S. Volski (A. Sokolov), alors membre du Bureau régional de Moscou de la région industrielle du Centre. Cet article souleva de vives protestations de la part des organisations du parti de la Russie du Centre et une riposte dans les colonnes du *Prolétari*. Lénine fit la critique de cet article dans son ouvrage « A propos de deux lettres » (*Œuvres*, Paris-Moscou, t. 15, pp. 306-325).

<sup>1</sup> *Le Premier Congrès de Russie des médecins d'usine et des délégués de l'industrie* eut lieu à Moscou du 1<sup>er</sup> au 6 (14 au 19) avril 1909. Au nombre des délégués se trouvaient 52 ouvriers élus par les syndicats, surtout par ceux des gros centres industriels. Les interventions des délégués-ouvriers, parmi lesquels se trouvait une majorité de bolcheviks, eurent une grande importance politique et un grand retentissement dans tout le pays. Deux questions soulevèrent des discussions particulièrement animées pendant ce congrès : celle de l'organisation de l'inspection sanitaire (la résolution présentée par les bolcheviks fut adoptée) et celle des élections des inspecteurs du travail par les ouvriers. Le congrès ne put terminer ses travaux : il fut interdit par la police.

<sup>1</sup> *Credo*, manifeste des « économistes » composé par E. Kouskova, publié en 1899. On trouve une critique du « Credo » dans la « Protestation des social-démocrates de Russie » rédigée par Lénine et publiée à l'étranger en décembre 1899, sous forme d'un tiré à part extrait du n<sup>o</sup> 4-5 de la revue *Rabotchéié Diélo* (voir *Œuvres* Paris-Moscou, t. 4, pp. 171-186).

<sup>1</sup> Lénine fait allusion à Talleyrand, diplomate français de la fin du XVIII<sup>e</sup> s. et du début du XIX<sup>e</sup> s.

<sup>1</sup> *Congrès de Londres* (Cinquième Congrès du P.O.S.D.R.) : il eut lieu entre le 30 avril et le 19 mai (le 13 mai et le 1<sup>er</sup> juin) 1907.

<sup>1</sup> *Marat*, pseudonyme de V. Schantser, membre de la rédaction du *Prolétari*, devenu plus tard ultimatiste et membre du groupe « Vpériod ».

<sup>1</sup> En 1889, le gouvernement tsariste, afin de renforcer le pouvoir des gros propriétaires fonciers sur les paysans, créa le poste de *zemski natchalnik*. Les *zemskié natchalniki*, nommés parmi les propriétaires nobles, reçurent des pouvoirs énormes d'ordre administratif et juridique, allant jusqu'au droit d'arrêter les paysans et de leur infliger des châtiments corporels.

<sup>1</sup> *Groupe du Travail* (les troudoviks), groupe de démocrates petits-bourgeois aux Doumas d'État, compose de paysans et d'intellectuels d'inspiration populiste. Leur fraction fut constituée en avril 1906 avec les députés paysans de la I<sup>o</sup> Douma d'État.

Le groupe revendiquait l'abolition de toutes les restrictions de caste et de nationalité, la démocratisation de l'administration des zemstvos et des villes, le suffrage universel pour élire les députés à la Douma d'État. Leur programme agraire partait des principes populistes d'« égalitarisme » dans la jouissance des terres.

À la Douma d'État, les troudoviks hésitaient entre les cadets et les social-démocrates. Mais comme les troudoviks représentaient dans une certaine mesure les masses paysannes, les bolcheviks avaient adopté à la Douma une tactique d'accord avec eux dans certaines questions pour la lutte commune contre l'autocratie tsariste et les cadets. En 1917, le « groupe du Travail » fusionna avec le parti des « socialistes populistes », et soutint activement le gouvernement provisoire bourgeois. Après la Révolution socialiste d'Octobre, les troudoviks rallièrent le camp de la contre-révolution.

<sup>1</sup> *Tsarévokokchaïsk*, petite ville de district de la Russie tsariste.

<sup>1</sup> *Er*, pseudonyme de S. Volski.

<sup>1</sup> « *Iskra* » [*l'Étincelle*], premier journal marxiste illégal pour toute la Russie, fondé par V. Lénine en 1900 ; a joué un rôle décisif dans la création d'un parti marxiste en Russie.

Après le II<sup>o</sup> Congrès du P.O.S.D.R. (1903), les mencheviks s'emparèrent de l'*Iskra*. En parlant de la nouvelle *Iskra*, Lénine vise celle des mencheviks, par opposition à la *vieille* « *Iskra* ».

<sup>1</sup> « *Vpériod* » [En avant], journal bolchevique ouvrier de masse, dirigé par Lénine. Il fut publié illégalement à Vyborg par la rédaction du *Prolétari*, entre le 10 (23) septembre 1906 et le 19 janvier (1<sup>o</sup> février) 1908 ; il en sortit 20 numéros.

Le journal *Vpériod*, faisait de la propagande pour le programme du P.O.S.D.R. dans une langue populaire et accessible, expliquait la tactique des social-démocrates révolutionnaires, montrait en même temps tous les méfaits causés par la tactique opportuniste des mencheviks et des s.-r., dévoilait le caractère des cadets et des autres partis bourgeois et démasquait l'aristocratie.

Une grande place était tenue dans le journal par les questions de la vie du parti : on y publiait les décisions du V<sup>o</sup> Congrès (congrès de Londres) du P.O.S.D.R., celles des conférences du P.O.S.D.R. de Russie, des villes et des districts. *Vpériod* entretenait des rapports étroits avec ses lecteurs ouvriers.

Plusieurs articles de Lénine furent publiés dans *Vpériod*.

## La portée du matérialisme militant

En ce qui concerne les objectifs généraux de la revue *Pod Znaméniem Marxisma* (*Sous la bannière du marxisme*), le camarade Trotski a déjà dit l'essentiel dans le n° 1-2, et il l'a dit parfaitement. Je voudrais m'arrêter à quelques questions qui définissent de plus près le contenu et le programme du travail préconisé par la rédaction de la revue dans sa note d'introduction au n° 1-2.

La note déclare que ceux qui se sont groupés autour de la revue *Sous la bannière du marxisme* ne sont pas tous des communistes, mais que tous sont des matérialistes conséquents. Je pense que cette union des communistes avec les non-communistes est absolument nécessaire et qu'elle définit exactement les tâches de la revue. Une des erreurs les plus grandes et les plus dangereuses que commettent les communistes (comme, d'ailleurs, les révolutionnaires en général qui ont mené à bien le début d'une grande révolution), c'est de se figurer que la révolution peut être accomplie par les mains des seuls révolutionnaires. Or, pour assurer le succès de toute action révolutionnaire sérieuse, il faut comprendre et savoir appliquer pratiquement l'idée que les révolutionnaires ne peuvent jouer un rôle que comme avant-garde de la classe réellement avancée et viable. L'avant-garde ne remplit sa mission que lorsqu'elle sait ne pas se détacher de la masse qu'elle dirige, lorsqu'elle sait véritablement faire progresser toute la masse. Sans l'alliance avec les non-communistes dans les domaines d'activité les plus divers, il ne saurait être question d'aucun succès en matière de construction de la société communiste.

Cela est vrai également pour la défense du matérialisme et du marxisme dont s'est chargée la revue *Sous la bannière du marxisme*. Les principales tendances de la pensée sociale éclairée de Russie se réclament, par bonheur, d'une solide tradition matérialiste. Sans parler de G. Plékhanov, il suffit de nommer Tchernychevski par rapport à qui les populistes contemporains (socialistes-révolutionnaires, socialistes-populistes, etc.) ont maintes fois rétrogradé en quête de doctrines philosophiques réactionnaires à la mode, se laissant séduire par le clinquant du « dernier mot » de la science européenne, incapables de discerner sous ce clinquant telle ou telle forme de servilité devant la bourgeoisie, devant ses préjugés et son esprit réactionnaire.

En tout cas, chez nous, en Russie, il y a encore - et il y aura assez longtemps, cela n'est pas douteux - des matérialistes du camp des non-communistes, et notre devoir absolu est d'attirer au travail commun tous les partisans du matérialisme conséquent et militant, en lutte contre la réaction philosophique et les préjugés philosophiques de la prétendue « société cultivée ». Dietzgen père, qu'il ne faut pas confondre avec son rejeton, littérateur aussi prétentieux que mal venu, a exprimé de façon juste, claire et précise, le point de vue fondamental du marxisme sur les tendances philosophiques qui dominant dans les pays bourgeois et retiennent l'attention de leurs savants et publicistes. Il affirme que, dans la société moderne, les professeurs de philosophie ne sont en fait, dans la plupart des cas, rien d'autre que des « *valets diplômés de la prêtraille* ».

Nos intellectuels de Russie, qui aiment à se croire des esprits éclairés, comme d'ailleurs leurs confrères de tous les autres pays, n'aiment point envisager la question sous cet angle. Ils n'aiment pas cela, parce que la vérité les gêne. Il suffit de méditer un peu sur la dépendance des hommes cultivés d'aujourd'hui par rapport à la bourgeoisie dominante au point de vue politique, des conditions économiques générales, des us et coutumes et ainsi de suite, pour comprendre combien est juste la brutale opinion de Dietzgen. Il suffit de rappeler l'immense majorité des courants philosophiques à la mode, qui surgissent si fréquemment dans les pays européens, à commencer, par exemple, par ceux qui se rattachent à la découverte du radium pour finir par ceux qui, maintenant, se réclament d'Einstein, pour se rendre compte du lien qui unit les intérêts de classe et la position sociale de la bourgeoisie, le soutien qu'elle accorde à toutes les formes de religion et la teneur idéologique des

courants philosophiques en vogue.

De ce qui précède, il apparaît qu'une revue désireuse d'être l'organe du matérialisme militant doit être un organe de combat, en ce sens d'abord qu'elle doit dénoncer et poursuivre inlassablement les actuels « valets diplômés de la prêtraille », qu'ils s'affirment comme représentants de la science officielle ou comme francs-tireurs, qui se prétendent publicistes « démocrates de gauche ou à idées socialistes ».

Cette revue doit être, en second lieu, l'organe de l'athéisme militant. Nous avons des départements d'État ou, pour le moins, des institutions chargées de ce travail. Mais celui-ci y est effectué avec une extrême mollesse, avec une insuffisance extrême, se ressentant visiblement de l'emprise des conditions générales de notre bureaucratie authentiquement russe (soviétique pourtant). C'est pourquoi il est de la plus haute importance que, pour compléter le travail des institutions d'État compétentes, pour le corriger et l'animer, la revue qui se destine à devenir l'organe du matérialisme militant, mène une propagande et une lutte athées inlassables. Il faut suivre attentivement la littérature dans toutes les langues, la traduire ou, du moins, donner des comptes rendus sur tout ce qui peut présenter une valeur quelconque dans ce domaine.

Engels a toujours recommandé aux dirigeants du prolétariat contemporain de traduire, pour la diffuser en masse parmi le peuple, la littérature militante des athées de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. À notre honte, nous ne l'avons pas fait jusqu'à présent (une des multiples preuves qu'il est bien plus facile de conquérir le pouvoir à une époque révolutionnaire que de savoir user convenablement de ce pouvoir). On justifie parfois notre mollesse, notre inaction et notre inhabileté par toutes sortes de considérations « grandiloquentes ». On se plaît à dire, par exemple, que la vieille littérature athée du XVIII<sup>e</sup> siècle est désuète, non scientifique, puérile, etc. Rien de pire que ce genre de sophismes pseudo-scientifiques qui masquent soit le pédantisme, soit une incompréhension totale du marxisme. Il est certain que l'on découvrira bien des choses non scientifiques et puériles dans les œuvres athées des révolutionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais nul n'empêche les éditeurs de ces ouvrages de les abrégier et de les munir de courtes postfaces évoquant les progrès réalisés par l'humanité dans la critique scientifique des religions depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en mentionnant les ouvrages les plus récents qui s'y rattachent, etc. La plus grande et la pire des erreurs que puisse commettre un marxiste serait de croire que les masses populaires, fortes de nombreux millions d'êtres humains (et surtout la masse des paysans et des artisans), vouées par la société moderne aux ténèbres, à l'ignorance et aux préjugés, ne puissent sortir de ces ténèbres que par la voie directe d'une instruction purement marxiste. Il est indispensable de fournir à ces masses les matériaux les plus variés de propagande athée, de les initier aux faits pris dans les domaines les plus divers de la vie, de les aborder de toutes les manières pour les intéresser, les tirer de leur sommeil religieux, les secouer à fond par tous les moyens, etc.

Les écrits ardents, vifs, ingénieux, spirituels des vieux athées du XVIII<sup>e</sup> siècle qui attaquaient ouvertement la prêtraille régnante, s'avéreront bien souvent mille fois plus aptes à tirer les gens de leur sommeil religieux que les redites du marxisme, fastidieuses, arides, presque entièrement dépourvues de faits, habilement choisis et destinés à les illustrer, qui dominent dans notre littérature et qui (inutile de le cacher) déforment souvent le marxisme. Toutes les œuvres de quelque importance de Marx et d'Engels ont été traduites en notre langue. Il n'y a décidément aucune raison de craindre que le vieil athéisme et le vieux matérialisme ne soient pas complétés chez nous par les correctifs qu'y ont apportés Marx et Engels. L'essentiel, et c'est justement ce qu'oublie le plus souvent nos communistes, soi-disant marxistes, mais qui, pratiquement, ne font que dénaturer le marxisme, l'essentiel est de savoir intéresser les masses encore absolument incultes par une attitude consciente envers les questions religieuses et par une critique éclairée des religions.

D'autre part, considérez les représentants de la critique scientifique moderne des religions. Presque toujours, ces porte-parole de la bourgeoisie cultivée « *complètent la réfutation qu'ils apportent eux-mêmes des préjugés religieux par des raisonnements qui les dénoncent aussitôt comme des esclaves idéologiques de la bourgeoisie, comme des « valets diplômés de la prêtraille ».*

Deux exemples. Le professeur R. Vipper a publié en 1918 un petit livre : *La naissance du*

*christianisme* (éd. « Pharos », Moscou). Retraçant les principales acquisitions de la science moderne, l'auteur, loin de combattre les préjugés et le mensonge, qui sont l'arme de l'Église en tant qu'organisation politique, élude ces questions et prétend - prétention vraiment ridicule et réactionnaire - s'élever au-dessus des deux « extrêmes » - l'idéalisme et le matérialisme. C'est de la servilité devant la bourgeoisie régnante qui, dans le monde entier, dépense d'es centaines de millions de roubles, prélevés sur les profits extorqués aux travailleurs, pour soutenir la religion.

Le savant allemand bien connu Arthur Drews qui, dans son livre intitulé *le Mythe du Christ*, combat les fables et préjugés religieux et démontre que Jésus n'a jamais existé, se prononce, à la fin de son ouvrage, pour la religion, mais rénovée, expurgée, subtilisée, capable de tenir tête au « *torrent naturaliste qui s'affermir de jour en jour* » (p. 238 de la 4<sup>e</sup> édition allemande, 1910). C'est un réactionnaire déclaré, conscient, qui aide ouvertement les exploiters à substituer aux vieux préjugés religieux pourris des préjugés tout nouveaux, encore plus répugnants et plus infâmes.

Cela ne signifie pas qu'il ne faille point traduire Drews. C'est dire que les communistes et tous les matérialistes conséquents doivent, tout en réalisant, dans une certaine mesure, leur alliance avec la partie progressive de la bourgeoisie, la dénoncer inlassablement, quand elle verse dans l'esprit réactionnaire. Se soustraire à l'alliance avec les représentants de la bourgeoisie du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque où elle fut révolutionnaire, reviendrait à trahir le marxisme et le matérialisme, car l'« alliance » avec les Drews sous telle ou telle forme, dans telle ou telle mesure, s'impose à nous qui luttons contre la domination des obscurantistes religieux.

La revue *Sous la bannière du marxisme*, qui entend être l'organe du matérialisme militant, doit réserver une bonne place à la propagande athée, à des aperçus de presse portant sur ces questions et au redressement des graves défauts dans l'activité de notre État en cette matière. Il importe notamment d'utiliser les livres et les brochures qui contiennent de nombreux faits concrets et des confrontations, illustrant le lien qui unit les intérêts de classe et les organisations de classe de la bourgeoisie contemporaine avec les institutions religieuses et les organismes de propagande religieuse.

D'une extrême importance sont tous les matériaux relatifs aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, où la liaison officielle, administrative, étatique entre la religion et le Capital apparaît bien moins. Par contre, nous y voyons plus clairement que la « démocratie moderne » (devant laquelle menchéviques, socialistes-révolutionnaires et, en partie, anarchistes, etc., se prosternent si inconsidérément) n'est rien d'autre que la liberté de prêcher ce que la bourgeoisie a intérêt à voir prêcher, savoir : les idées les plus réactionnaires, la religion, l'obscurantisme, la défense des exploiters, etc.

Nous voulons espérer que la revue, qui entend être l'organe du matérialisme militant, donnera à nos lecteurs des aperçus de littérature athée, en indiquant pour quels cercles de lecteurs et sous quel rapport tel ouvrage pourrait convenir ; on aura soin d'indiquer également ce qui a déjà paru chez nous (ne seront retenues que les traductions convenables, et il n'y en a pas tant) et ce qui doit encore être édité.

\*\*\*\*

Outre l'alliance avec les matérialistes conséquents qui n'appartiennent pas au Parti communiste, ce qui n'est pas moins, sinon plus, important pour l'œuvre dont aura à s'acquitter le matérialisme militant, c'est l'alliance avec les représentants des sciences modernes de la nature qui penchent vers le matérialisme et ne craignent pas de le défendre et de le propager contre les flottements philosophiques en vogue dans ce qu'on appelle la « société cultivée », et orientés vers l'idéalisme et le scepticisme.

L'article de A. Timiriachev sur la théorie de la relativité d'Einstein, paru au n° 1-2 de *Sous la bannière du marxisme*, permet d'espérer que cette revue réalisera la seconde alliance également. Accordons-lui plus d'attention, il ne faut pas oublier que c'est du bouleversement radical actuel des sciences de la nature que naissent constamment des écoles philosophiques réactionnaires, grandes et petites, des courants philosophiques de grande et de moindre importance. Aussi bien, suivre les problèmes posés

par la récente révolution des sciences de la nature et attirer les savants dans une revue philosophique est une tâche sans laquelle le matérialisme militant ne saurait être, en aucun cas, ni militant ni matérialiste. Dans le premier numéro de la revue, Timiriazev a dû faire cette réserve que la théorie d'Einstein, qui personnellement ne mène, selon Timiriazev, aucune campagne active contre les principes du matérialisme, a été accaparée par de très nombreux représentants des intellectuels bourgeois de tous les pays ; au reste ceci est vrai non seulement pour Einstein, mais pour plusieurs, sinon pour la majorité des grands réformateurs des sciences de la nature, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Et pour agir en connaissance de cause face à ce phénomène, nous devons comprendre qu'à défaut d'une base philosophique solide, il n'est point de science de la nature ni de matérialisme qui puissent résister à l'invasion des idées bourgeoises et à la renaissance de la conception bourgeoise du monde. Pour soutenir cette lutte et la mener à bonne fin, le savant doit être un matérialiste moderne, un partisan éclairé du matérialisme représenté par Marx, c'est-à-dire qu'il doit être un matérialiste dialecticien. Pour atteindre ce but, les collaborateurs de la revue *Sous la bannière du marxisme* doivent organiser l'étude systématique de la dialectique de Hegel du point de vue matérialiste, c'est-à-dire de la dialectique que Marx a appliquée pratiquement dans son *Capital* et dans ses écrits historiques et politiques, et cela avec un tel succès que, maintenant, chaque jour, l'éveil de nouvelles classes à la vie et à la lutte en Orient (Japon, Indes, Chine) - c'est-à-dire l'éveil de centaines de millions d'êtres humains qui forment la plus grande partie de la population du globe et qui, par leur inaction historique et leur sommeil historique, ont conditionné, jusqu'à présent, le marasme et la décomposition frappant de nombreux États avancés d'Europe, - chaque jour, l'éveil à la vie de nouveaux peuples et de nouvelles classes confirme de plus en plus le marxisme.

Assurément, le travail nécessité par une telle étude, par une telle interprétation et par une telle propagande de la dialectique hégélienne étant extrêmement difficile, il n'est pas douteux que les premières expériences dans ce domaine comporteront des erreurs. Mais ne se trompe jamais que celui qui ne fait rien. En nous inspirant de la manière dont Marx appliquait la dialectique de Hegel comprise dans le sens matérialiste, nous pouvons et devons développer cette dialectique sous toutes les faces, reproduire dans la revue des passages empruntés aux principaux ouvrages, de Hegel, les interpréter dans un esprit matérialiste en les commentant par des exemples d'application de la dialectique empruntés à Marx, et aussi des exemples de dialectique tirés du domaine des relations économiques, politiques, exemples que l'histoire récente, et notamment la guerre impérialiste et la révolution actuelles, fournissent en abondance. Le groupe des rédacteurs et des collaborateurs de la revue *Sous la bannière du marxisme* doit former, à mon avis, une sorte de « société des amis matérialistes de la dialectique hégélienne ». Les savants modernes trouveront (s'ils savent chercher et si nous apprenons à les aider) dans la dialectique de Hegel, interprétée dans le sens matérialiste, des réponses aux questions philosophiques posées par la révolution des sciences de la nature, et qui font que les intellectuels admirateurs de la mode bourgeoise « s'égarent » dans la réaction.

Sans l'accomplissement systématique de cette tâche, le matérialisme ne saurait être un matérialisme militant. Il demeurera, pour employer l'expression de Chtchédrine, moins combattant que combattu. Faute de cela, les grands savants resteront, aussi fréquemment que par le passé, impuissants dans leurs déductions et généralisations philosophiques. Car la science de la nature progresse avec une telle rapidité, traverse une période de bouleversements révolutionnaires si profonds dans tous les domaines, qu'elle ne peut absolument pas se passer de conclusions philosophiques.

Pour conclure, je citerai un exemple, qui ne relève pas de la philosophie, mais qui, dans tous les cas, est du domaine des problèmes sociaux auxquels la revue *Sous la bannière du marxisme* entend également porter son attention.

C'est un des exemples de la manière dont la pseudo-science moderne sert de véhicule aux conceptions réactionnaires les plus grossières et les plus répugnantes.

Dernièrement, on m'a envoyé la revue *l'Économiste* n° 1 (1922), éditée par la XI<sup>e</sup> Section de la

« Société technique russe ». Le jeune communiste qui me l'a adressée (et qui, probablement, n'avait pas eu le temps de prendre connaissance de son contenu) en donne imprudemment un avis des plus favorables. Or, la revue est - je ne saurais dire à quel point consciemment - l'organe des archi-réactionnaires qui se couvrent, bien entendu, du manteau de la science, de l'esprit démocratique, etc.

Un nommé P. A. Sorokine fait insérer dans cette revue d'amples essais prétendument « sociologiques » « *Sur l'influence de la guerre* ». Cet article doctoral est émaillé de références érudites aux ouvrages « sociologiques » de l'auteur et de ses nombreux maîtres et collègues étrangers. Voici un spécimen de son érudition.

À la page 83, je lis :

*« Sur 10 000 mariages à Petrograd, on compte aujourd'hui 92,2 divorces - chiffre fantastique ; ajoutons que sur 100 mariages rompus 51,1 avaient duré moins d'un an ; 11% moins d'un mois ; 22% moins de deux ; 41% moins de 3 à 6 mois et 260/0 seulement au-delà de 6 mois. Ces chiffres attestent que le mariage légal actuel est une forme qui cache, au fond, des rapports sexuels en dehors du mariage et permet aux amateurs de « bonnes fortunes » de satisfaire « légalement » leurs appétits » (Économiste, n° 1, page 83).*

Nul doute que ce monsieur, comme aussi la Société technique russe qui édite la revue en question et publie de telles considérations, se disent partisans de la démocratie, et ils s'estimeront profondément atteints, si on les appelle de leur vrai nom, à savoir : des féodaux, des réactionnaires, des « *valets diplômés de la prêtraille* ».

La connaissance même sommaire de la législation des pays bourgeois relative au mariage, au divorce et aux enfants naturels, ainsi que de la situation de fait, montrera à quiconque s'intéresse à la question que la démocratie bourgeoise de nos jours, même dans les républiques bourgeoises les plus démocratiques, révèle sous le rapport indiqué une attitude vraiment féodale à l'égard de la femme et des enfants naturels.

Bien entendu, cela n'empêche pas les menchéviks, les socialistes-révolutionnaires et une partie des anarchistes, ainsi que tous les partis correspondants en Occident de continuer à crier à la démocratie et à sa violation par les bolchéviks. En réalité, la révolution bolchévique seule est précisément une révolution démocratique conséquente en matière de mariage, de divorce et de la situation des enfants naturels. Or, cette question touche le plus directement les intérêts de plus de la moitié de la population de n'importe quel pays. Seule la révolution bolchévique, en dépit des multiples révolutions bourgeoises qui l'ont précédée et qui se prétendent démocratiques, a, pour la première fois, combattu résolument, dans le sens indiqué, la réaction et le servage aussi bien que l'hypocrisie coutumière des classes dirigeantes et possédantes.

Si 92 divorces sur 10 000 mariages paraissent au sieur Sorokine un chiffre fantastique, il reste à supposer que l'auteur a vécu et a été élevé dans un monastère séparé de la vie au point que l'on a peine à croire à l'existence d'un semblable monastère, ou bien que l'auteur déforme la vérité pour complaire à la réaction et à la bourgeoisie. Quiconque connaît tant soit peu les conditions sociales, dans les pays bourgeois sait que le nombre réel des divorces de fait (non sanctionnés, évidemment, par l'Église et la loi) est partout infiniment supérieur. Sous ce rapport, la Russie ne se distingue des autres pays que par le fait que ses lois, au lieu de consacrer l'hypocrisie et l'absence de droits pour la femme et son enfant, déclarent ouvertement et au nom du pouvoir d'État une guerre systématique contre toute hypocrisie et contre toute absence de droits.

La revue marxiste aura à mener campagne contre ces féodaux « cultivés » de nos jours. Il est probable qu'un nombre assez considérable d'entre eux touchent, chez nous, de l'argent de l'État et sont titulaires d'une fonction d'État pour l'instruction de la jeunesse, encore qu'ils ne soient pas plus propres à ce rôle que ne le seraient des satyres à celui de surveillants dans des établissements scolaires pour petits enfants.

La classe ouvrière de Russie a su conquérir le pouvoir, mais elle n'a pas encore appris à s'en servir,

car, autrement, il y a beau temps qu'elle aurait expédié fort poliment aux pays de la « démocratie » bourgeoise de pareils professeurs et membres de sociétés savantes. C'est là qu'est la vraie place de réactionnaires de cette espèce.

La classe ouvrière apprendra, il suffit qu'elle le veuille.

---